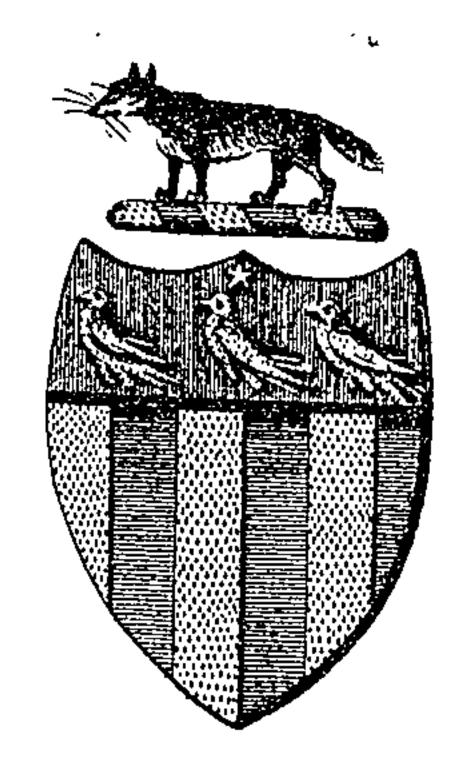
F. 8.



Tames Martin.

4617, C., M.

•

•

REPONSE

AUX DIFFICULTEZ D'UN

THEISTE:

Q U

SUPPLEMENT

Aux Lettres sur l'Etat présent du Christianisme.

A QUOI L'ON A JOINT UN

SERMON

SUR LA

REVOCATION DE l'EDIT DE NANTES.

Par A. J. ROUSTAN.

Pasteur de l'Eglise Helvétique à LONDRES.

Je stéchis les genoux devant le Pére de Notre Seigneur Jésus-Christ.... afin que selon les richesses de sa gloire, il vous fasse la grace d'être puissamment sortissez par son esprit à l'égard de l'homme intérieur, & que Jésus-Christ habite dans vos cœurs par la soi. Eph. iii. 14. & Jeq.

A LONDRES

Aux dépens de l'AUTEUR: De l'Imprimerie de T. BREWMAN, dans Fleet-Street.

Et se vend chez JAQUES DUNIERE Directeur de la Bibliothéque circulaire dans Frith-Street, Soho.

M DCC LXXI.

PREFACE.

E n'aurois jamais osé prêcher le Christianisme, si je n'avois été pleinement convaincu de sa vérité; c'est le précis des raisons sur lesquelles ma soi s'appuie que j'achéve de donner ici au public.

On ne doit donc pas s'attendre à y trouver beaucoup de neuf, mais seulement (comme dans mes premières Lettres) un résumé aussi bon que j'aie pu le faire de ce qu'on a dit de mieux sur ce grand sujet.

Je serois même bien fâché qu'il en sût autrement, & j'aurois beaucoup moins de consiance aux preuves de ma Religion, si j'étois le premier qui les eus trouvées.

Je ne laisserai pas de croire ce résumé utile, s'il est bien fait; notre siècle, à qui a 2 l'on l'on a déja donné tant de noms, pourroit encore s'appeller le siècle des brochures; on n'écrit, on ne lit presque autre chose; c'est sous cette sorme commode que nos adversaires ont renouvellé toutes leurs attaques, & renvoier les gens à de longs traités pour s'éclairer sur la matière, ce seroit les adressées à des Médecins que la plupart ne daigneroient pas consulter.

Il a paru une espèce de critique de mes premières Lettres, sous le titre de Remontrances du corps des Pasteurs du Gévaudan, où l'on m'accuse entr'autres choses, (pag. 17) d'être un Chrétien déserteur, un mauvais Chrétien, un mauvais Théiste, un calomniateur de tous les partis, de mentir continuellement en attaquant sans pudeur & le Théisme, & le Christianisme. On sent bien que je ne saurois rien avoir à dire à un Résutateur de cette élégance & de cette véracité; je lui pardonne & le plains, c'est tout ce qu'il a droit d'attendre de moi.

J'observerai cependant que si c'étoit un Chrétien qui combattît ainsi l'incrédule, on ne manqueroit pas de le traiter de Moine, de Capucin, on l'accableroit d'odieux surnoms; mais c'est un incrédule qui répond aux Chrétiens de cette manière, ces armes si méprisables sont par-là même ennoblies, celui qui les emploie n'en est pas moins qualisié de grand homme, on lui prépare des statues, & je ne désespére point de lui voir ériger des temples, où ses dévots viendront lui dire, Saint A...t! Priez pour nous.

Je me suis au reste souvent étonné qu'un auteur qui a tant prêché le support, la modération, la décence, qui a tant déclamé contre l'introduction du langage des halles au Parnasse, ait si souvent oublié ses propres maximes.

Je ne saurois résoudre ce problème par l'axiome trivial qu'il est plus aisé de bien dire que de bien faire; cette excuse pourroit être bonne pour le vulgaire ignorant, ou tout au plus pour de pauvres Prêtres tels que moi; mais des Philosophes, ces slambeaux de la terre, ces Oracles de la sagesse, doivent

doivent être bien au dessus de pareilles infirmitez.

Je me croirois encore plus injuste de supposer que Mr. de n'étoit pas sincére, lorsqu'il prêchoit si bien les Ecrivains ses confréres; son ton, quoique par sois emphatique, avoit d'ailleurs toute l'empreinte de la persuasion, de la bonne soi.

Sans prétendre absolument avoir trouvé la clé de l'énigme, voici ce que je soupçonne.

Les flateries l'ont d'abord gâté, comme elles auroient fait probablement de tout autre en sa place; il faut avoir la tête bien forte pour n'être pas enivré des applaudissemens de toute l'Europe; la sienne n'a pu soutenir une épreuve si délicate; il a écrit sur tous les genres, & brillamment sur plusieurs; il a jetté ensuite les yeux à l'entour de lui, & n'y voiant personne qui réunst tant de choses, il s'est cru l'homme universel, l'homme unique; il s'est dès lors regardé comme une espéce de Roi, de Dictateur né de la République lettrée, qui pou-

Voit

voit bien par-là même se dispenser des petites régles dont il imposoit la pratique aux autres; & quand ceux-ci, oubliant la distance immense qui les séparoit, ont osé le combattre comme leur égal, il leur a répondu moins comme à des adversaires que comme à de véritables rebelles qui levoient l'étendard contre leur Souverain. (A)

Je

(A) C'est ainsi que dans une Lettre à un Professeur célébre, (Lettre curieuse de Mr. Robert Covelle) qui avoit relevé avec la plus grande honnêteté quelques bévues des Lettres de la montagne, Mr. de l'apostropha de la sorte: "N'est-ce pas assez que Mr. Rouse seau soit malheureux, pour que vous ne l'insultiez point? Ne savez-vous pas que res sacra miser, qu'un infortuné est un homme sacré, & que rien n'est plus sache que de déchirer les blessures d'un homme qui souffre?" Chacun sait quel étrange baume le compâtissant Mr. de a versé sur les playes du Démosthène moderne. - . (Voiez entr'autres le Poème de la guerre de Genève.)

Plus bas il dit au même antagoniste, "Pensez-vots que si l'Auteur de la Henriade a négligé de vous pu"nir, & s'il vous a oublié dans la foule, il vous oublie"ra toujours?" N'est-ce pas là le ton d'un Monarque, qui fait bien toute la diligence possible pour étousser au plutôt toutes les rébellions qui s'élévent dans son Empire, mais qui, vu le grand nombre & l'éloignement des coupables, ne peut toujours sussire à tout?

Je me doute beaucoup ensuite, qu'outre le plaisir de combattre de cette manière en foudroiant, pour ainsi dire, les contredifans du haut de son trône, un peu de paresse, & la foiblesse des théses qu'il a coutume de défendre, ont pu assez souvent lui en faire une espèce de nécessité: Raisonner est une chose si longue, & pour certains cerveaux si pénible! Combien n'est-il pas plus commode de traiter les gens comme des faquins, de leur imputer des horreurs, de les cribler d'épigrammes?

Mais quelles que soient les causes du contraste humiliant qu'on a vu entre ses principes & ses procédés, je l'avertis qu'il s'est fort mépris, s'il a cru m'essraier en me traitant comme tant d'autres, & que de peur d'essuier quelques nouveaux lardons de sa mordante caustique, je me tairois devant lui: Je suis un peu blasé sur l'article du ridicule, & ces ensantillages que l'on appelle des bons mots, ne me sont plus peur: Quant aux accusations plus graves dont Mr. de a rénsorcé les siens, ceux qui me connoissent savent bien qu'en croire; & pour ceux qui m'auront jugé uniquement d'après son écrit,

écrit, ce n'est pas la peine de les détromper. Il peut donc, si cela l'amuse, continuer à me plaisanter, troubler la cendre de mon Pére, & m'imputer cent choses que je n'ai jamais faites, ni pensé à faire; nous en rirons un peu, mes amis & moi, & nous nous féliciterons que le Coriphée des ennemis du Christianisme n'ait rien de mieux à dire à ses désenseurs.

J'ai joint à ce supplément un Sermon sur la Révocation de l'Edit de Nantes: Quelques personnes qui l'avoient oui, & que je n'aurois qu'à nommer pour accréditer leur suffrage, m'aiant pressé de le publier, je n'ai pas cru devoir leur resuser cette soible marque de désérence: Ceux que le nom seul de Sermon esfraie, en seront quittes pour ne pas lire le mien.

T A B L E

Des Matiéres contenues dans ce Volume.

LETTRE I.

De la multiplication des Ifraëlites en Egypte, de leur prétendu vol des Egyptiens, de leur fuite, de la destruction des Cananéens, de la partialité supposée de Dieu à savoriser les Hébreux d'une Révélation, du silence de Moise sur la vie à venir.

pag. 1.

LETTRE II.

De l'autenticité du N.T. Les Juifs & les Payens ne l'ont point contestée: Aveux des hérétiques: Les Apocryphes moins nombreux qu'on ne les dit: Sages régles suivies par la primitive Eglise en formant le Canon: Variantes inévitables, mais de nulle importance: Inpossibilité d'altérer essentiellement le texte: Possage de Victor discuté.

pag. 34.

LETTRE

LETTRE III.

Du silence de Joséphe sur le meurtre des innocens & sur f. C. De quelques miracles de f. C. pag. 64.

LETTRE IV.

Les miracles ne sont probablement que la violation du cours de la nature, & non de ses loix: Etat déplorable de la plus grande partie du monde connu à la venue de J. C. Si la Religion dominante, le Gouvernement, ou les Philosophes l'auroient réformé: nécessité des miracles pour y parvenir: Pourquoi n'en voit-on plus depuis long-tems? Accomplissement des prédictions de J. C. sur les Juiss, miracle toujours subsistant.

pag. 79.

LETTRE V.

Pourquoi J. C. ressuscité ne parut pas devant ses Juges: 1°. Dieu ne nous méne point par force à la vérité: 2°. Il n'est point probable que cette comparition cût converti le Sanhédrin, ni 3°. que la conversion du Sanhédrin opérât celle des Incrédules: Résurrection de J. C. facile à prouver. pag. 113.

LETTRE

LETTRE VI.

De l'agonie de J. C. Si la grandeur d'ame consiste à être, ou à paroître impassible: Tablicau de la conduite de J. C. en Gethsemané, devant ses Juges, & sur le Calvaire. Conclusion.

pag. 135.

SERMON

Sur la Révocation de l'Edit de Nantes, préçhé à Londres le 23 Octobre 1770.

pag. 158.

REPONSE

REPONSE

AUX

DIFFICULTEZ d'un THEISTE.

LETTREI.

De Mr. L --- à Mr. De ---

UE l'esprit de l'homme est soible, Mr., & que le plus droit est sage de se défier de lui-même! Lorsque je secouai le joug de la loi Chrétienne, ses sondemens me parurent si ruïneux, si frêles, que je n'imaginois plus possible de les rafermir, & me croiois dispensé même d'en réitérer l'examen.

Vous savez à quelle occasion j'entrai sur ce sujet en lice avec votre ami Mr. G.--.

A

Je l'attaquai en homme bien convaincu que loin de m'enlever la victoire, à peine pourroit-il me la disputer; je me trompois, il me le prouva; je vis avec étonnement que la plupart des reproches faits à l'Evangile, ne le frapent point, que sa doctrine ne respire qu'humanité, support, indulgence, que quoiqu'elle ait dégénéré entre les mains de ses disciples, elle essuie encore bien des larmes, & console bien des infortunez; que les Philosophes modernes qui l'insultent avec si peu de décence, pourroient bien n'être ni de si sûrs raisonneurs, ni de si grands bienfaiteurs des hommes qu'on semble le croire; & je conclus enfin qu'embrasser, ou rejetter une Religion, n'est pas l'affaire d'un après-soupé, ni d'un jour.

J'étois loin pourtant de me rendre. A peine Mr. G--- avoit-il résolu quelques unes de mes objections que j'en trouvois autant de nouvelles à lui faire; la lumière ne sembloit naître que pour s'anéantir aussitôt; je revis votre ami, je lui peignis mon état: Mr., lui dis-je, vous m'avez jetté dans un labyrinthe, m'y laisserez-vous? Je vois de fortes raisons pour croire; j'en

DIFFICULTEZ d'un THEISTE.

ai beaucoup encore pour ne croire pas; aidez-moi, de grace, à prendre un parti: si vous levez mes doutes, je me fais Chrétien; si vous ne pouvez les résoudre, je les tiendrai pour insolubles, & de manière ou d'autre je sortirai d'une incertitude que je ne puis plus supporter.

Suivez-moi, me répondit-il; & nous gagnâmes la terrasse de son jardin.

Mr., reprit-il alors, avant que d'entendre vos nouvelles difficultez, permettez-moi de vous offrir quelques considérations.

Je ne suis point assez heureux pour trouver tout absolument clair dans la Révélation, & je ne me fais point fort de répondre à tout; mais ma foi n'en est pas moins ferme; je sai que chaque science a ses obscuritez, chaque système ses énigmes; je comprends encore mieux qu'un livre tel que la Bible, écrit depuis tant de siécles, & dans des langues qu'on ne parle plus, peut contenir des allusions à mille usages oubliez, & me devenir par-là même inexplicable en bien des endroits, sans que j'en puisse

puisse légitimement rien conclure contre sa divinité: Enfin je me détermine pour le plus probable, & voiant cent fois plus de contradictions dans le système incrédule que d'ombres dans celui du Chrétien, je n'ai pas de peine à choisir. (a)

Si après avoir mûrement examiné l'un & l'autre, vous tirez des conclusions opposées, j'en serai surpris sans doute, mais je n'en inférerai point de conséquence fâcheuse pour votre salut; il est de l'homme d'errer,

(a) Ce raisonnement est d'autant plus juste qu'à mesure qu'on fait de nouveaux progrès dans l'Hébreu, on dissipe aussi plusieurs de ces ombres. C'est ainsi que dans quelques traductions on lit II Sam. xii. 31. II Rois vi. 25. que David fit scier des prisonniers Hammonites, & qu'à Samarie, dans une famine, on vendit fort cher la fiente de pigeon; le texte examiné de plus près, il s'est trouvé que David ne condamna ses captifs qu'à faire des scies, des hâches, des briques; & la prétendue fiente de pigeon s'est changée en une sorte de légume dont on le nourrit. Il est donc naturel de croire que plus on avancera dans l'étude des langues saintes, plus aussi l'on verra décroître le nombre de ces endroits qui nous embarrassent aujourd'hui, & qu'ainsi les preuves de la Religion, loin de s'affoiblir à force de tems, comme l'a osé soutenir le plus téméraire des calculateurs, se renforceront toujours davantage.

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. Il est de l'homme de bien de chercher la vérité avec bonne soi, de la professer avec modestie; c'est tout ce que Dieu demande de nous.

Vous êtes mon Théologien, lui dis-je; écoutez donc mes doutes avec autant de patience que je mettrai de franchise à vous les exposer; je débute par ceux qui regardent le Vieux Testament.

J'ai d'abord peine à comprendre comment une famille de soixante & douze personnes, telle que celle de Jacob, a pu, au bout de deux siécles, former un peuple de plus de deux millions d'ames.

Il me paroît aussi étrange que Dieu ait ordonné aux Juiss de voler les Egyptiens, & qu'au lieu de les asservir à leur tour, comme ils auroient pu aisément le faire, ces Juiss rassemblez au nombre de six cens mille hommes aient préséré de s'ensuir.

Le massacre des Cananéens sans distinction d'âge, ni de sexe, me paroît aussi horrible que celui des Américains par les Espagnols. Ce choix même d'un peuple ignorant, grossier & brutal que Dieu préfére à tous les autres, à qui seul il donne des loix positives, tandis qu'il abandonne les autres à tous les égaremens de leur imagination, me semble fort opposé à cette tendresse impartiale qu'on doit supposer à Dieu pour tous ses enfans.

Enfin je suis étonné jusqu'au scandale, que Moïse dans toutes ses loix n'ait jamais dit un mot de la vie à venir. S'il la connoîssoit en effet, pourquoi ne la sit-il pas connoître à son peuple? Et s'il ne la connoîssoit pas, peut-on croire qu'il sût inspiré?

Si j'aimois à disputer le terrain, je pourrois vous fatiguer de cent autres petites
objections; mais comme on en fait de
pareilles contre tous les Historiens de
l'antiquité, elles ne décréditent pas plus
Moise dans mon esprit que Thucydide ou
Tacite. Que le Législateur Hébreu ait
en esset mal orienté telle ou telle ville,
qu'il en ait changé le nom, ou qu'on l'ait
changé après lui, que sa mort soit raportée
dans les livres qui portent son nom, quoiqu'as-

pur assurément il n'ait pu l'écrire, tout cela peut s'expliquer de mille manières & ne touche point au fond du procès; mais les difficultez que je vous ai proposées me paroissent indépendantes des chicanes de la Critique, & des vétilles de la Grammaire; je les croi solides & sortes; voiez si vous pouvez les résoudre.

Je l'espère, reprit Mr. G---; & il commença.

I. Vous êtes d'abord surpris, me dit-il, qu'une famille de soixante & douze per-sonnes ait pu, au bout de deux siécles, sormer un peuple de plus de deux millions d'ames, & cet étonnement est fort naturel de nos jours; mais transportez-vous aux tems mêmes de l'événement, vous reviendrez de votre surprise.

Tout contrarie chez nous la nature, tout gêne la population; tout la favorisoit parmi les Hébreux.

Chez nous le luxe a fait du mariage un état si dispendieux, si pénible, que le célibat est devenu très-commun; ce célibat étoit inconnu aux Hébreux.

Chez nous ceux même qui se marient, craignent souvent d'avoir une nombreuse samille, de peur d'augmenter leur misére, ou d'être obligez de régler leur saste, peutêtre de se désaire de leur équipage; on aime mieux nourrir des chevaux que des enfans.

Parmi les Hébreux au contraire la multitude même des enfans faisoit la richesse; plus un pere en avoit, plus il avoit d'appuis, de sujets: leur nourriture, leur habillement étoient ensin non tels qu'on en donne à nos petits Messieurs, mais tels qu'il les faloit à des bergers, à des laboureurs, & vous comprenez combien l'un & l'autre étoient faciles à trouver en Egypte, où le sol est à la sois si fertile, & où le climat demande si peu.

Chez nous l'air, les mœurs, les mêtiers sédentaires, les mêtiers mal-sains des villes enlévent prématurément des millions d'enfans & de jeunes gens; voilà pourquoi elles tirent sans cesse les habitans des campagnes, sans quoi elles se changeroient bientôt en déserts: les Hébreux respiroient

d'autre gagne-pain que leurs troupeaux &

leurs terres.

Ce genre de vie n'étoit pas seulement propre à les conserver, il leur fournissoit encore les moiens d'élever sans peine leur postérité; multipliez en effet les subsistances, dit très-bien Mr. le Marquis de Mirabeau, vous multiplierez le nombre des hommes; multipliez le nombre des hommes, vous multiplierez la quantité des subsistances; on ne sait pas jusqu'où cette progression peut aller: Chez nous on diroit au contraire que l'on craint d'avoir trop de blé, de fruits, de bétail, d'hommes sains & robustes, capables de donner le jour à des enfans aussi vigoureux, & qu'on ne puisse avoir trop de bijoux, de tableaux, de madrigaux, d'épigrammes, & de ces petits . agréables, admirables sans doute pour corrompre les jolies femmes, mais à peu près aussi incapables de donner des défenseurs à l'Etat que de le défendre eux-mêmes: Tous les honneurs, toutes les recompenses sont parmi nous pour les talens futiles; le mépris, la misére sont le partage du cultivateur.

Enfin les eaux du Nil donnoient aux femmes en Egypte une fécondité qu'on ne dit pas qu'aucun fleuve leur procure dans nos climats.

Réunissez, Mr., toutes ces causes, supposez les agissantes pendant dix ou douze générations, & vous conviendrez qu'il ne faut pas juger de la population d'un siècle par celle d'un autre. (b)

II. Vous ne pouvez comprendre ensuite que Dieu ait ordonné aux Juiss d'emporter les vases d'or & d'argent que les Egyptiens leur avoient prêtez; mais je vous demande

Les

⁽b) Benjamin, par exemple, n'avoit que vingtquatre ans, quand il vint en Egypte, & il étoit déja pére de dix enfans; voiés Genef. XLVI. 21. On ne trouveroit peut-être pas en Europe un seul homme qui au même âge eût une si grande famille. Jusqu'à ce donc qu'on nous ait montré un peuple, qui, placé dans les mêmes circonstances ou à peu près que les Justs en Egypte, n'a pourtant pas une population pareille à la leur dans ce païs-là, nous serons en droit d'affirmer qu'il n'appartient à personne d'évaluer l'effet de ces circonstances.

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 17

Les Juifs n'avoient-ils pas longtems essuié les plus durs travaux pour le service des Egyptiens?

Ces travaux ne méritoient-ils pas une recompense?

Les Juifs en avoient-ils reçu d'autre que les plus cruels traitemens?

Pouvoient-ils citer les Egyptiens à un Tribunal équitable, qui obligeât ceux-ci à leur rendre justice?

S'ils ne le pouvoient pas, Dieu le Pére & le Juge de tous ses enfans, à qui seul appartient le domaine éminent de tout ce qu'ils ont, parce qu'il en est seul l'auteur & la source, Dieu, dis-je, n'avoit-il pas droit d'autoriser les opprimez à se paier par leurs propres mains de ce dont ils n'auroient jamais été paiez autrement?

Mais je vous prouve plus, Mr., que je n'ai besoin de prouver: Il n'est point vrai, en effet, que les Egyptiens aient donné en pure perte leur vaisselle aux Hébreux: Ces derniers

derniers n'avoient-ils pas des maisons, des champs, des jardins, des granges, des meubles trop embarrassans pour les transporter? Voilà le prix des vases d'or & d'argent: Les deux peuples firent des échanges qui leur pouvoient également convenir, & les Egyptiens purent s'y porter sans peine, soit par compassion pour les opprimez, soit pour arrêter le cours des malheurs que l'oppression leur avoit attirez à eux-mêmes, soit ensin parce qu'après tout ils donnoient moins qu'ils ne recevoient.

III. Mais pourquoi les Juiss rassemblez au nombre de six cens mille hommes, n'asservirent-ils pas les Egyptiens à leur tour, au lieu de prendre lâchement la fuite? Si je cherchois à les flater, je dirois, c'est qu'ils étoient justes, c'est qu'ils sentoient qu'ils avoient droit de devenir libres, mais non d'attenter à la liberté d'autrui, comme j'aurois droit d'enlever ma bourse des mains d'un fripon, & non de le voler moi-même.

Mais franchement je croi que ce seroit faire trop d'honneur aux Hébreux de les supposer

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 13

supposer dirigez par des principes si Philosophiques; selon toute apparence ils étoient de fort pauvres Docteurs en droit naturel, & n'auroient eu nulle répugnance à s'accommoder de l'Egypte, s'ils avoient cru pouvoir la soumettre; mais ils n'en eurent pas seulement l'idée, parce qu'ils n'en avoient pas les moiens; ils étoient, il est vrai, au nombre de six cens mille hommes, mais ces six cens mille hommes faisoientils six cens mille soldats? La plupart d'entr'eux avoient-ils seulement des armes? Ou savoient-ils s'en servir? Abatardis par la servitude, ils n'auroient pas seulement osé les lever contre leurs anciens maîtres; voilà pourquoi leur épouvante fut si grande, lorsqu'ils se virent enfermez entre la mer rouge & l'armée de Pharaon: Voilà pourquoi ils eurent à peine quitté l'Egypte que le petit peuple des Amalékites ne craignit pas de les attaquer, & fut sur le point de les vaincre: Voilà pourquoi enfin le raport des éspions les effraia tellement qu'ils n'eurent pas même le courage de continuer leur marche vers le pais de Canaan, & préférérent de rebrousser dans les déserts.

IV. La Révélation particulière accordée aux Juifs est votre quatriéme sujet de scandale: Dieu est impartial, dites-vous, il tient la balance égale entre ses enfans: J'en suis persuadé comme vous; mais cette impartialité l'oblige-t-elle à mettre une parité exacte dans les graces qu'il verse sur ses Créatures? Expliquez-moi donc de que! droit il a mis tant de différence entre les cerveaux, il a donné aux uns tant de mémoire, de sagacité, d'ardeur pour s'instruire, aux autres tant de langueur & d'inaptitude? Apprenez-moi comment sans partialité Dieu peut fournir aux uns tant de moiens de cultiver leurs grands talens, tandis qu'il en fournit si peu à des millions d'autres d'augmenter la petite portion d'intelligence dont il les a partagez? Apprenez-moi pourquoi votre laquais en sait moins que vous, & pourquoi vous-même vous n'êtes pas Séraphin?

Dieu, répond-on, a établi des Ioix générales, en vertu desquelles il arrive que tels & tels individus ont des organes plus sorts, une contexture de sibres plus sine, un sang plus riche, plus ardent que d'autres: Par DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 15 un effet de ces mêmes loix il étoit inévitable que les uns eussent du loisir & de la fortune, qui leur fournît le moien d'avoir des maîtres & des livres, tandis que tout le tems des autres seroit emploié à gagner du pain; c'est-à-dire que Dieu s'est engagé par ses loix à être partial des millions de fois.

Il n'a pu faire autrement, repliquent les Philosophes. Cette raison me satisfait peu, je l'avoue; j'ai quelque peine à me bien convaincre que de la terre où nous rampons, nous puissions assigner des bornes si, précises à la Puissance éternelle, & j'aime encore mieux croire les Philosophes dans l'erreur que le Très-Haut soible ou injuste.

Mais si la solution de vos Docteurs n'est pas bonne, elle me paroît superflue. Si en esset un homme vous faisoit présent de cent mille écus, & qu'il en donnât cent dix mille à Mr. votre frère, auriez-vous droit de vous plaindre? Plutôt que d'accuser votre bienfaiteur de caprice ou de partialité, n'imagineriez-vous pas cinquante raisons pour justisser sa conduite? Quant à moi, je connois bien mal la noblesse de

votre cœur, ou vous lui sauriez presque autant de gré du bien qu'il auroit fait à Mr. votre frére que de celui qu'il vous auroit fait à vous-même.

Tel est précisément notre cas par raport à Dieu: Il nous a donné à tous l'existence; il nous a donné à tous la raison; il nous a tous rendus capables d'un bonheur sans sin, il nous y appelle tous: Si outre ces bien-faits immenses, que notre gratitude ne sauroit jamais égaler, le grand Etre a honoré quelques-unes de ses Créatures de graces particulières, les autres ont-elles droit de s'en plaindre? Ne seroit-ce pas là ce que J. C. appelle avoir l'œil mauvais de ce que Dieu est bon?

Sans doute Dieu seroit partial, injuste, s'il exigeoit autant de celui qu'il a éclairé du double slambeau de la raison & de la Révélation que de celui qui n'a pu se conduire que par le premier, tout comme il le seroit, s'il demandoit autant à l'esprit borné qu'au génie prosond & vaste; mais ce n'est point là le système de l'Evangile: Ce que l'Evangile enseigne, c'est que le Juge suprême

suprême exigera peu de qui n'aura reçu que peu, & beaucoup de qui aura beaucoup reçu: Ainsi de grands talens & de grandes lumiéres ouvrent, il est vrai, la route d'un plus grand bonheur, mais exposent aussi à un jugement plus sévére; moins de secours & d'intelligence rendront le compte beaucoup plus facile, mais bornent aussi la recompense: Imaginez-vous de plus sages compensations?

Remarquez même, Mr., que plus vous rabaissez les Hébreux, plus vous leur reprochez de grossiéreté & de pesanteur, plus aussi vous justifiez l'impartialité de l'Etre suprême: Si en esset les Juiss avoient eu l'esprit, la pénétration des Egyptiens, des Grecs, des Romains, des Chinois, vous auriez quelque apparence de raison de vous étonner que Dieu se sût encore révélé à eux; mais ils avoient, comme vous le dites, l'esprit lourd, pesant & bouché; une Révélation leur étoit donc plus nécessaire qu'à d'autres, & Dieu, en la leur accordant, ne faisoit en quelque manière que rétablir la balance entr'eux & les autres peuples.

V. Vous êtes, dites-vous ensuite, aussi revolté de la destruction des Cananéens par le peuple Hébreu que de celle des Américains par les Espagnols: Pardonnez, si j'ose le dire, c'est que vous ne jettez sur tout cela qu'un coup d'œil superficiel: Sensible à la voix de l'humanité qui pleure ses pertes, vous ne cherchez pas même ce qui pourroit les justifier; faisons mieux, s'il est possible, & consultons la raison aussi bien que le sentiment.

Dieu est bon, essentiellement bon; il en mérite seul le titre, nous dit J. C. parce qu'il posséde seul cette sublime vertu dans toute son énergie; mais sa bonté l'oblige-t-elle à ne punir jamais les peuples coupables? Verra-t-il indisséremment les crimes s'accumuler, & les vices pulluler & croître avec les générations? Ce ne seroit pas là être bon, ce seroit être méchant & cruel.

Il seroit cruel premiérement pour les membres même de la Nation impunie, que cette impunité enhardiroit au crime, & que de nouveaux crimes rendroient encore pires.

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 19

Il seroit cruel 2° pour toutes les générations qui descendroient de ce peuple, qui corrompues par l'exemple de leurs Péres presque avant de savoir ce que c'est que corruption, se livreroient sans remord à tous leurs excès, & vû notre pente à dégénérer, en imagineroient encore de nouveaux.

Il seroit enfin cruel pour tous leurs voisins que leurs mauvais exemples ne sauroient manquer de dépraver à la longue: Détruire une brebis gangrenée, ce n'est pas la haïr, c'est lui préférer le troupeau.

Mais les Cananéens étoient-ils si corrompus? Vous n'en pouvez douter, Mr., sans mépriser le témoignage des Auteurs Sacrez; & si vous l'admettez, lorsqu'il vous paroît nous être contraire, ce seroit être bien partial de le rejetter, lorsqu'il nous est favorable.

Il faloit que leurs mœurs fussent déja bien mauvaises du tems d'Abraham, puisque tout l'éloge qu'en sit Dieu à ce Patriarche sut de lui dire que leur iniquité n'étoit pas encore montée à son comble:

2 Genés.

Genés. XV. 16. Qui connoît combien il est rare qu'un peuple corrompu renonce à ses vices, & avec quelle rapidité au contraire ils se propagent & s'enveniment, dès qu'ils ont une fois infecté la masse, n'aura pas de peine à comprendre que les quatre siècles qui s'écoulérent depuis Abraham jusqu'à Josué, comblérent la dépravation des habitans de la Palestine.

Ce que la raison présume avec tant de force, le texte sacré l'assirme positivement; l'impureté, l'adultére, l'inceste, les sacrifices humains, ou plutôt inhumains, des hommes, tout ce que la débauche, en un mot, a de plus insâme, & l'idolatrie de plus atroce, tels sont les traits qui, selon Moïse, caractérisoient les peuples de Canaan, & tels furent aussi les motifs de la sentence de proscription que rendit Dieu contr'eux: Lévit. XVIII. 6—25. Deut. XX. 16—18. Oserez-vous les déclarer indignes d'armer sa justice?

Sans doute il y eut bien des innocens immolés dans l'exécution de cette sentence, & les enfans à la mammelle ne pouvoient

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 21 voient avoir mérité la mort; mais cette raison qui seroit triomphante contre un Prince qui prononceroit un tel anathême, n'est d'aucun poids contre l'Auteur de la vie, qui ne prive jamais ses Créatures de rien dont il ne puisse les dédommager magnifiquement.

Il faut enfin remarquer que cet arrêt absolu de mort ne regardoit que les sept petites Nations dont les Hébreux devoient habiter le païs, Dieu en avoit excepté les autres. Deut. XX.

Mais, dis-je alors à Mr. G---, Si les Cananéens méritoient d'être exterminez, pourquoi celui qui prononça leur sentence, ne l'exécuta-t-il pas lui-même? Pourquoi ne les foudroïa-t-il pas comme les villes de la plaine?

C'est-à-dire, me répliqua-t-il, que ce qui vous revolte est moins leur destruction que leur destruction par le peuple Hébreu: J'avoue que quand je n'aurois rien à répondre à cette objection, elle me fraperoit peu; je ne discute point si curieusement les

les raisons secrettes de mon Créateur, & qu'il emploie à punir les coupables incorrigibles des déluges, des pluies de seu, des tremblemens de terre, ou le fer des hommes, je révére en silence les arrêts de sa justice, & me contente de gémir des crimes qui arment contre nous son bras paternel.

Mais il y a plus: Si Dieu eût puni les Cananéens immédiatement par lui-même, il n'eût point été aussi évident qu'ils portoient la peine de leurs abominations; on eût pu attribuer leur malheur à quelque cause naturelle; peut-être l'eût-on regardé comme un événement fortuït & inexplicable: Mais quand l'ordre de les détruire pour leurs exécrables forfaits venoit expressément de Dieu, que l'exécution de cet ordre étoit remise à une autre Nation, que ce Dieu menaçoit des mêmes châtimens si elle commettoit les mêmes horreurs, la cause de leur condannation étoit dès lors aussi évidente que lorsqu'un malfaiteur est mis à mort pour ses crimes par l'Exécuteur de la Justice, & par ordre du Magistrat.

Mais au lieu de cette destruction totale, n'eût-il pas mieux valu, repris-je, soumettre purement aux Juiss les Cananéens? Les deux peuples y auroient gagné; les vaincus auroient rensorcé les vainqueurs en doublant tout au moins leur nombre; les vainqueurs auroient résormé les mœurs des vaincus.

Les deux peuples y auroient gagné, me répliqua votre ami? Y avez-vous bien réfléchi, Mr.? Je ne sai pour moi sur quoi vous fondez cette présomption, je voi seulement que toute l'histoire est pour la présomption opposée.

Les Perses, qui soumirent les Babyloniens, eurent à peine achevé leur conquête qu'ils adoptérent toute la mollesse & tout le faste des vaincus.

Les Grecs, qui renversérent l'Empire des Perses, en prirent aussitôt tous les vices.

Les Romains subjuguérent les Grecs à leur tour, & ne furent bientôt après que de vils Asiatiques.

Combien de fois les Tartares n'ont-ils pas subjugué la Perse, l'Indostan, la Chine? Ont-ils fait adopter leurs mœurs aux peuples soumis? Les ont-ils seulement conservées eux-mêmes? Ou plutôt, n'est-il pas trop vrai que la débauche, la fourberie, la fausseté, le luxe, l'esclavage, tous les vices des petites ames, tous les crimes compatibles avec cette petitesse, régnent depuis les bords de l'Euxin à ceux de la mer orientale, & que si l'on veut retrouver le courage & les vertus des anciens Scythes, c'est au delà du Caucase & de l'Imaüs qu'il faut encore aller les chercher?

Et cela est très-facile à comprendre: Les vainqueurs en effet n'ont jamais rien de plus pressé que de jouir, & comme la victoire même leur en fournit les moiens, ils se livrent sans défiance aux nouveaux plaisirs qui s'offrent à eux.

Ils sont bien loin de cette prudence qui leur montreroit dans leurs jouissances actuelles le germe de leur décadence suture; ils ne sentent que leur puissance, & les droits vrais ou faux qu'elle leur a donnez.

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 25

Et comme les vaincus sont naturellement portez à faire leur cour aux vainqueurs, & ne trouveroient rien de plus triste dans leur désaite que d'être forcez de changer de mœurs, ils emploient tout ce qu'ils ont d'art à séduire leurs nouveaux Maîtres, & leur offrent dans une coupe enchanteresse le poison de la volupté: Si les Philosophes même ne se garantissent pas toujours de ces piéges, comment la multitude pourra-t-elle les éviter?

Supposé donc que les Hébreux n'eussent fait qu'asservir les Cananéens, je dis qu'ils ne les auroient pas corrigez, mais que les Cananéens les auroient pervertis.

Il est très-rare en effet que les gens de bien aient autant de zéle à résormer les méchans que les méchans en ont pour dépraver les gens de bien.

D'ailleurs pour se livrer au vice, il sussit d'écouter ses sens, dont la voix est toujours caressante & slateuse; mais pour se résormer, il saut n'écouter plus que la raison dont le ton est toujours un peu triste & sévére; voilà pourquoi il est constamment plus probable que tel homme de bien perdra sa vertu qu'il ne l'est que tel vicieux redeviendra homme de bien.

Voilà pourquoi les descendans de Seth, loin de changer les mœurs de la postérité de Cain, se corrompirent au contraire en s'alliant avec elle.

Voilà pourquoi les peuples voisins de la Judée firent souvent tomber les Israëlites dans l'idolâtrie, tandis que les Israëlites n'en purent pas amener un seul à n'adorer que le vrai Dieu.

Voilà enfin pourquoi les Auteurs Sacrez & les Philosophes ont également posé en principe que les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs.

L'esclavage, dit Montesquieu, n'est utile ni au Maître, ni à l'esclave; il ne l'est pas à celui-ci, parce qu'il ne peut rien faire par vertu; il ne l'est pas à celui-là, parce qu'il contracte avec ses esclaves toutes sortes de mauvaises habitudes, qu'il devient fier, prompt,

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 27 prompt, dur, colére, voluptueux, cruel. De l'Esprit des Loix. L. XV. Ch. I.

Serez-vous encore étonné que Dieu ait fait détruire les Cananéens, plutôt que de leur fournir, en les rendant esclaves, une nouvelle cause d'avilissement & de corruption, & d'exposer en même tems la Religion & la vertu de son peuple aux dangers d'une fréquentation, qui, selon toutes les apparences, auroit été funeste à l'une & à l'autre?

VI. Enfin vous ne pouvez comprendre qu'un Législateur inspiré, tel qu'étoit selon nous Moise, n'ait pas parlé aux Juiss de la vie à venir.

Je conviens d'abord qu'il ne l'annonce expressément nulle part, & n'assied point sur cette base l'empire des loix; mais je ne conviens pas de même qu'il sût obligé de le faire.

Ce dogme étoit non seulement connu, mais reçu des Juiss: On le prouve 1. par ces expressions samilières aux Patriarches, qu'ils étoient voïageurs sur la terre, que les jours de leurs pélérinages avoient été courts & mauvais, qu'ils alloient rejoindre leurs péres, être réunis à leur peuple: Des gens qui auroient regardé cette vie comme le terme de leur existence, ou de celle de leurs ancêtres, n'auroient point tenu ce langage.

On le prouve encore par la défense formelle que fit Moïse aux Juiss d'évoquer les morts; s'ils les avoient tenus pour anéantis, rien n'eût été plus ridicule qu'une pareille défense; consulte-t-on ce qui n'est plus?

Enfin on le prouve & par leur histoire & par leurs écrits: Saül évoque l'ombre de Samuel: Le corps retourne en terre d'où il a été tiré, dit l'Ecclésiaste, mais l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné: Dieu jugera toutes les actions des hommes, même les plus secrettes, soit bonnes, soit mauvaises. Eccl. XII. 7. XI. 14.

Et comme depuis Moïse à Salomon on ne voit aucune révolution dans la Religion de ce peuple qui eût pu lui donner ces nouvelles DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 29 velles idées, on est en droit d'en conclure qu'elles n'étoient point nouvelles pour lui.

Si donc ce Législateur ne les énonça pas en termes formels, c'est que les Juiss les avoient déja adoptées.

Peut-être aussi craignit-il, comme l'a soupçonné un Auteur moderne, (c) qu'ils n'abusassent de ce dogme, comme tant d'autres Nations. (d)

Peut-être enfin, (& j'avouerai que cette solution me paroît la plus naturelle) Moïse vit-il clairement qu'ils étoient trop grossiers & trop matériels pour être mûs efficacément

⁽c) Mr. Bergier, Auteur de divers bons ouvrages en faveur du Christianisme.

⁽d) Presque par tout le monde, & dans tous les tems, dit Montesquieu, l'opinion de l'immortalité de l'ame mal prise a engagé les semmes, les esclaves, les sujets, les amis à se tuer pour aller servir dans l'autre monde l'objet de leur respect ou de leur amour. Cela étoit ainsi dans les Indes Occidentales; cela étoit ainsi chez les Danois; & cela l'est encore aujourd'hui au Japon, à Macassar, & dans plusieurs autres endroits de la terre. De l'Esprit des Loix, Liv. XXIV.ch. XIX.

ment par les espérances ou les craintes d'une autre vie.

Ils l'admettoient cette autre vie, sans doute, & je ne pense point à le retracter, mais ils l'admettoient comme l'admettent aujourd'hui tant de gens, moins par une persuasion éclairée & prosonde, que parce qu'ils trouvent ce dogme établi, qu'il est au sond assez doux d'espérer une meilleure existence, & qu'il ne s'offre à leur esprit aucune raison pour la nier, quoique d'ailleurs ils n'en fassent point la régle de leur conduite, & vivent à peu près au contraire comme s'ils croioient que tout finit à la mort.

Pour moi, plus j'étudie le génie étroit & borné, le caractére impatient & sensuel des Hébreux, plus aussi je suis porté à penser que si Moïse eût prétendu les enchainer à leurs devoirs par des motifs si éloignez, il eût couru grand risque de perdre ses peines, & leur eût peut-être paru ridicule: "Vous "nous promettez le bonheur du Ciel," lui auroient-ils dit, " parce que vous ne "pouvez nous rendre heureux sur la terre: "Vous

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 34

Vous ne hazardez rien en nous flatant " de ces belles demeures; vous savez bien "que soit qu'elles existent ou non, il n'en "viendra personne pour vous démentir: "Mais si vous êtes en effet l'Envoié de "Dieu, & si ce Dieu nous a spécialement " adoptez, chassez de devant nous les ha-" bitans de la Palestine, & donnez-nous "leur riche païs; voilà l'héritage que "Dieu promit à nos Péres pour leurs des-"cendans; voilà la conquête que vous " nous promîtes vous-même en nous fai-" sant quitter l'Egypte, & qui sera la " preuve irréfragable de votre mission: Si " vous nous établissez dans ces belles con-"trées, nous nous soumettrons à vos loix " sans vous demander d'autre Paradis: Si vous ne pouvez nous procurer celui-là, " nous serions bien peu sages d'en attendre " un autre sur votre parole; celui qui n'au-" roit pu nous donner le moins, pourroit-"il nous donner le plus?"

Après tout, si Moïse n'eût été qu'un sourbe, lui en eût-il couté beaucoup de promettre aux Juiss le bonheur du Ciel? Ne s'exposoit-il pas bien davantage en leur

promettant de riches moissons, des femmes sécondes, la victoire, la paix & la liberté?

venir, c'est qu'il vit clairement qu'il leur en parleroit en vain, que ce motif ne prendroit point sur eux, qu'il faloit leur montrer des vignes, des oliviers, des troupeaux nombreux, s'il vouloit les rendre dociles: C'est ainsi qu'on obtient bien plus des enfans en leur promettant quelque jouët, quelque friandise, que si on leur promettoit les délices éternelles: Les Hébreux du tems de Moïse étoient des enfans.

En général, les peuples, ainsi que les individus, ont un état d'enfance, au dessus
duquel les Législateurs doivent bien tâcher
de les élever, mais auquel ils sont cependant forcez de s'accommoder en partie:
C'est ainsi que Solon disoit qu'il n'avoit pas
donné aux Athéniens les meilleures loix,
mais les meilleures qu'ils pussent souffrir:
C'est ainsi qu'un Médecin sage ne prescrit
point un régime unique à tous ses malades,
mais le varie & le modisse suivant leur tempérament particulier.

DIFFICULTEZ d'un THÉISTE. 33

Si au mépris de ces considérations vous prétendez conduire une Nation quelconque par les motifs les plus nobles & les plus sublimes, vous manquerez probablement votre but, & pour avoir voulu tout obtenir d'emblée, vous n'obtiendrez rien.

Prenés les hommes par où ils sont prenables; il n'y a point d'axiome plus trivial, mais il n'en est point de plus vrai.

Mr. G - - - aiant cessé de parler, c'en est assez pour une sois, lui dis-je; j'ai be-soin d'être seul pour réséchir sur notre entretien, & vous préparer une nouvelle attaque. Prenés du tems, me répondit-il, le sujet le mérite bien, & plus vous l'aurez médité, moins vous me laisserz à faire; la Religion ne redoute que les examinateurs superficiels. Je pris donc congé de lui, & je le prends de même de vous en vous priant de me croire, &c.

LETTRE II.

De Monsieur G --- à Monsieur ---

UINZE jours, mon Ami, s'étoient écoulez depuis ma derniére entrevue avec Monsseur L - - lorsqu'il revint hier matin me demander à déjeuner, & me proposer une promenade; nous déjeunâmes & partîmes.

Monsieur, me dit-il, quand nous sûmes seuls, peut-être croiez-vous ma conversion bien avancée; elle l'est si peu que je suis venu causer avec vous, beaucoup moins dans l'espoir que vous résoudrez mes doutes que pour vous tenir ma parole.

Et comment serois-je Chrétien, si l'autenticité des ouvrages mêmes qui servent de fondement au Christianisme, est encore un problème, & selon toute apparence le sera toujours?

Il a paru cinquante Evangiles; vous n'en admettez que quatre; en voilà donc

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 35 de votre aveu quarante six Apocryphes; comment, parmi tant de fausse monnoie, pourrois-je discerner la bonne?

Mon doute est d'autant plus raisonnable qu'il m'est commun avec plusieurs des anciens Péres, qui non seulement n'ont pas cru divins plusieurs des ouvrages auxquels on donne aujourd'hui ce fastueux titre, mais qui ont encore cité comme tels des Auteurs absolument décréditez depuis.

Cette incertitude régna long-tems dans l'Eglise, & ce ne fut qu'au quatriéme siécle que l'on fixa finalement le Canon; mais les Evêques de ce tems-là ne pouvant avoir sur ce point plus de lumiéres que ceux des deux premiers siécles, leur décision prouve bien plus à mes yeux leur témérité qu'elle ne léve mes scrupules.

Et comme depuis lors nous nous sommes éloignez des sources de quatorze siécles de plus, il me paroît impossible que l'on démontre aujourd'hui ce qu'on ne put démontrer il y a seize cens ans, & ce qu'il faudroit pourtant démontrer, avant de propoposer à qui que ce soit d'embrasser le Christianisme.

Monsieur, lui répondis-je, je n'ignore pas qu'on a fait grand bruit de cette objection, & qu'il n'a pas tenu à plusieurs de nos adversaires qu'on ne la regarde comme un rempart inexpugnable contre lequel tous nos efforts se brisent, & se briseront toujours; elle me paroît cependant la foiblesse même; quelle en peut être la raifon?

Je croi, Monsieur, pouvoir la donner; Je ne me suis pas contenté de lire les objections d'un parti, j'ai consulté les réponses de l'autre; je doute que la foule de nos déserteurs en ait fait de même.

Etonnez de l'air imposant, superbe, du ton de vainqueurs & de vainqueurs dédaigneux dont nos adversaires proposent leurs difficultez, séduits par un certain appareil d'érudition qui les éblouït d'autant plus qu'ils sont plus ignorans eux-mêmes, ils leur adjugent la victoire sans vouloir même nous

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 37 nous entendre; ce n'est pas le moien de parvenir à la vérité. (a) Mais laissons là les récriminations, & venons au fait.

L'autenticité du Canon Chrétien est, selon vous, douteuse, ce qui ne peut signifier que l'une de ces deux choses,

Ou qu'il est douteux que nos Livres Saints appartiennent à ceux à qui l'on les attribue;

Ou

⁽a) On me dira peut-être que les livres des Spinosa, des Boulanger, des Fréret, des Voltaire, leur tombent plus aisément entre mains, parce qu'ils sont plus répandus que ceux d'Abbadie, de Beausobre, de Houteville, de Bergier, de Bonnet, &c. Je n'en croi rien; mais quand cela seroit, s'agit-il ici de la facilité plus ou moins grande avec laquelle on peut se procurer leurs ouvrages? Il s'agit de devoir, de raison, d'équité; il s'agit que si Dieu a tant fait que de nous accorder une Révélation c'est bien le moins que nous prenions la peine d'en discuter les preuves, avant de la rejetter; il s'agit enfin que chacun répondra sur sa tête de la négligence avec laquelle il aura rempli ce devoir: N'est-il pas étrange qu'il faille faire de telles leçons aux disciples des Philosophes, & plus étrange encore qu'on les fasse en vain?

Ou qu'il est douteux que ces Livres nous soient parvenus dans leur pureté.

Pour détruire votre hypothése, je n'ai donc qu'à prouver les deux propositions contraires,

I°. Que nos Livres Saints sont bien l'ouvrage de ceux dont ils ont porté jusqu'ici le nom.

IIº. Qu'ils n'ont jamais été altérez.

Premiére
Propofition.
Les livres
facrez
font bien
l'ouvrage
de ceux
dont ils
portent le
nom.

Si ce n'étoit pas la manie de notre siécle de tout contester & de tout nier, on n'auroit pas sans doute mis en question un fait que le témoignage des premiers siécles démontre si bien; non seulement en effet les Chrétiens reçurent unanimément le grand nombre des Livres Sacrez comme les ouvrages de ceux à qui nous les attribuons, les Payens même ne les attaquérent jamais làdessus; Celse, Porphyre, Julien empruntoient de nos Evangiles les foibles armes dont ils se servoient pour combattre le Christianisme, preuve évidente qu'ils le regardoient comme le vrai Code des Chré-La tiens.

La plûpart des hérétiques, il est vrai, rejettoient un ou plusieurs des Livres Sacrez, mais est-ce merveille qu'ils récusasfent les Juges qui les condannoient?

D'ailleurs ces mêmes hérétiques s'efforçoient de donner à leurs opinions la sanction de quelqu'un des Auteurs sacrez, & rafermissoient ainsi d'une main l'édifice qu'ils tâchoient d'ébranler de l'autre. (b)

Les Manichéens furent les premiers & les seuls qui vers la sin du IIIme. siécle oférent nier l'autenticité des Sts. Livres; & comme ils la nioient sans preuves, les incrédules peuvent bien les regarder comme leurs précurseurs, mais nullement comme des appuis.

Ces précurseurs même le cédent de beaucoup à nos adversaires modernes: Ils traitoient

⁽b) Les Ebionites, Basilide, Carpocrate, Cerinthe recevoient l'Evangile selon St. Matthieu; les Docétes recevoient celui de St. Marc; Marcion celui de St. Luc, hormis les deux premiers chapitres; Valentin les admettoit tous; l'Encratite Tatien en sit une harmonie.

toient de divins les discours de J. C. ils reconnoissoient la vérité de ses miracles, celle de sa crucifixion, de sa sépulture, de sa résurrection glorieuse: Combien êtesvous éloignez de pareils aveux? Combien êtes-vous au dessous de la foule des héré= tiques?

Remarquez en effet, Monsieur, que quelques sentimens particuliers que ces hérétiques soutinssent, ils étoient unanimes avec les Orthodoxes sur les miracles de Jésus, sur sa sortie du tombeau, sur son ascension, sur son titre de Fils de Dieu, d'Envoïé du Ciel. Et veilà ce qui pulvérise à mes yeux l'objection tirée de la foule des faux Evangiles contemporains des véritables: Si en esset ces faux Evangiles avoient contredit les nôtres sur ces articles capitaux, sans doute vous seriez fondez à nous les opposer, non comme preuve péremptoire, mais comme raison de douter; malheureusement pour votre système ce n'est point cela; les miracles de J. C. étoient si bien démontrez que toutes les Sectes, tous les Evangiles s'accordoient à les attester, & malgré le témoignage de toutes les Sectes

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 41

& de tous les Evangiles vous les rejettez: Ce procédé n'est-il pas étrange?

Mais enfin, direz-vous, a-t-on eu de bonnes raisons de préférer nos IV Evangiles aux quarante six autres qui ont été publiez?

J'observerai d'abord que le nombre de ces faux écrits n'est pas, à beaucoup près, si considérable qu'on l'a prétendu; on donna différens noms au même Evangile, & l'on s'imagina ensuite que c'étoient autant d'Evangiles différens. (c)

F

Plusieurs

(c) L'Evangile selon St. Matthieu, par exemple, reçut dix noms dissérens; celui de St. Marc en eut deux; ceux de St. Paul & de St. André n'existérent jamais; l'Evangile des Encratites n'est autre chose que l'harmonie de Tatien, ou la compilation des IV autentiques; les prétendus faux Evangiles d'Hesychius & de Lucien ne sont qu'une revision des véritables, saite par ces deux savans hommes sur les meilleurs manuscrits Grecs; les Evangiles de Marcion & d'Apellès n'étoient que l'Evangile selon St. Luc qu'on les accusoit d'avoir altéré en quelques endroits; celui de Basilide étoit un commentaire sur les Evangiles canoniques; les Evangiles des Valentiniens, de Persection, de Simon & des Simoniens, de Judas, de Philippe, n'étoient

Plusieurs même de ces ouvrages Apocryphes ne contenoient rien que de conforme à la saine doctrine, & à l'histoire véritable de N. S. Voilà pourquoi quelques Péres purent les croire Canoniques, & les citérent comme tels; c'est le caractère général de ceux qui parurent dans le premier siècle.

On fut plus hardi dans le second: Les Apôtres & leurs premiers Disciples étant morts, on vit paroître une foule d'histoires infidéles de leurs persécutions, de leurs prédications, & de leurs voïages; aussi ne prit-on point le change, & le décri général où toutes ces piéces tombérent, les sit bientôt rentrer dans le néant d'où elles n'auroient jamais dû sortir.

. Vous

n'étoient point de fausses histoires de N. S. mais seulement le corps de doctrine de disférens hérétiques. Voiez le discours de Monsieur de Beausobre sur les livres Apocryphes dans son excellente histoire du Manichéisme; la première partie de ma réponse n'en est guére que l'abrégé; mais comme les Incrédules raménent chaque jour des objections cent sois résutées, j'ai cru pouvoir répéter des preuves auxquelles ils n'ont jamais répondu. Vous oubliez, me dit ici Monsieur L—que ce n'est pas seulement des livres Apocryphes que l'on a douté, & que plusieurs de ceux que vous appellés Canoniques, n'ont pas été plus heureux.

J'allois y venir, Monsieur, répondis-je; mais comme c'est la raison qui doit écraser vos doutes, je la gardois pour la derniére: Voiez en effet quel est votre raisonnement: Les premiers Chrétiens ont douté de l'autenticité de quelques-uns des Livres Sacrez, donc l'autenticité de tous est douteuse: Eh point du tout; c'est au contraire parce qu'on a eu des scrupules sur quelques-uns de ces Livres que je n'en dois point avoir sur ceux qui ont toujours été reconnus autentiques; cette hésitation à recevoir les premiers est une démonstration complette pour moi qu'on sentoit l'importance de leur admission, qu'on y procédoit avec beauconp de maturité, & que ceux qui l'ont obtenue, ne l'ont obtenue qu'à bonnes enseignes, & parce que leur autenticité étoit au dessus de toute conteste,

F 2

J'ouvre

J'ouvre l'histoire Ecclésiastique des deux premiers siécles, & j'y vois qu'en effet aucun livre n'étoit reçu pour sacré qu'après avoir subi l'examen le plus rigoureux; on évaluoit les degrés de vraisemblance ou de vérité que portoit chacun de ceux qu'on présentoit comme tels; on n'admettoit que ceux dont l'autenticité étoit démontrée; on donnoit le nom de douteux à ceux dont l'autenticité étoit équivoque; enfin l'on rejettoit comme faux ceux où l'on découvroit des marques évidentes de supposition: La plus sévére Logique pouvoit-elle prescrire une autre marche?

A la bonne heure, reprit Monsieur L - - -; on ne vouloit pas se tromper, & pour achever de vous prouver ma candeur, j'avouerai encore que je ne vois rien dans vos Livres Saints qui dût engager personne à soutenir leur autenticité par des motifs d'intérêt; je n'imagine pas ce qu'auroit pu gagner quelque particulier, ou quelque parti que ce sût à favoriser sans raison l'admission des Epitres ou des Evangiles: St. Paul veut, il est vrai, que l'on entretienne les Prêtres; (I. Cor. ix. 13, 14.) tous les peuples

peuples qui en ont eu, en ont jugé de même, & la plus simple équité en fait une obligation; d'ailleurs il ne demande (d) pour eux ni des richesses, ni des titres; il n'en fait ni des Monseigneurs, ni des Eminences, ni des Saintetés; il les assujettit même aux plus austéres devoirs; il veut qu'ils parlent aux vieillards comme à leurs Péres, (I. Tim. v. 1, 2.) aux jeunes gens comme à leurs fréres; un imposteur ne s'avise guére de telles leçons, & ce ne sont pas des ambitieux qui les accréditent; mais enfin je ne vois là que des présomptions, & je souhaiterois des preuves; prouvez-moi donc, si vous le pouvez, que les premiers Chrétiens ont eu des régles certaines pour discerner les Livres Sacrez des Livres Apocryphes.

Rien n'est plus juste, ni plus aisé, lui dis-je.

⁽d) C'est la même raison qui persuadoit Hobbes que les Ecclésiastiques n'ont point falsissé les Ecritures, car, disoit-il, s'ils l'avoient fait, ils les auroient rendues beaucoup plus favorables à leur pouvoir sur les Princes Chrétiens qu'elles ne le sont. Leviath. p. 203, 204.

- I° La plûpart des Eglises aiant été sondées par les Apôtres ou les Evangélistes, savoient certainement ce que leur avoient prêché ces Sts. Hommes; tout écrit donc qui contenoit une doctrine opposée, étoit rejetté par là même, le plus simple bon sens leur faisant comprendre que l'Auteur devoit être à l'unisson du Prédicateur.
- II° On n'admettoit comme Apostoliques que les ouvrages reçus comme tels généralement par toutes les Eglises; or d'après le premier criterium que je viens de vous indiquer, vous sentez qu'il étoit moralement impossible à un Imposteur d'obtenir cette unanimité de suffrages.
- Apostoliques l'obtinrent d'abord, ils fournirent un troisième moien de distinguer leurs vrais ouvrages de tous ceux qu'on leur supposoit. Vous savez en esset que ce qu'on appelle le style d'un homme est un compose, une combinaison de mille choses d'licates, qu'il est prodigieusement difficile d'imiter toutes à la sois; on a malgré soi un air gêné, contresait, & pour peu que l'ouvrage

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 47. l'ouvrage soit considérable, on se trahit toujours par quelque endroit, du-moins aux yeux d'un Lecteur attentif & intelligent.

IV°. Remarqués enfin, Monsieur, qu'il eût été parfaitement inutile d'imiter le style des Auteurs Sacrez, si l'on n'eût imité en même tems leur doctrine: Or à quel but un Imposteur eût-il voulu consirmer une doctrine si contraire à toute espèce de fourberie & de fausseté? Personne n'aime signer sa condannation.

Vous me direz qu'avec toutes nos excellentes régles nous n'avons pas laissé de recevoir dans le Canon bien des Livres qui n'étoient point dans celui des premiers Chrétiens: J'en conviens, mais je vous répondrai avec le savant Beausobre, (*) que les Epitres dont vous voulez parler, n'obtinrent si tard le sceau de l'autenticité que parce qu'adressées en général à tous les sidéles, aucune Eglise n'eut le soin de les

com-

^(*) Voiés sa Préface générale sur les Epitres Catholiques.

communiquer; elles se répandirent cependant peu-à-peu, & alors en les comparant avec les autres Livres Canoniques, on trouva tant de raports entr'eux qu'on se crut obligé de les placer sur la même ligne.

Mais quand la conjecture ne seroit pas aussi juste qu'elle est vraisemblable, ce ne seroit là qu'une discussion de critique, & nullement un écueil contre lequel votre foi dût échouer: Quand on vous invite en effet à être Chrétien, on ne prétend nullement exiger de vous que vous reconnoissiez la canonicité de tous & un chacun des Livres Sacrez; on demande que vous reconnoissiez J. C. pour le Fils de Dieu & le Sauveur des hommes, que vous embrassiez ses promesses, que vous ajoutiez foi à ses menaces, & qu'en conséquence vous régliez vos mœurs sur les saintes loix qu'il nous a prescrites; toutes choses que vous pourriez faire, quand de tous nos Livres Sacrez vous n'en reconnoîtriez qu'un seul pour autentique.

Et ne croiez pas, Monsieur, qu'en Théologien latitudinaire je courbe ici la régle pour DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 49

pour vous y soumettre: Quand en effet vous garderiez vos doutes sur les écrits contestez, vous seriez dans le cas des Chrétiens des trois premiers siècles, qui selon votre objection même ne les recevoient point pour divins; en a-t-on jamais pris prétexte d'attaquer la validité de leur soi? Et pourquoi n'auriez-vous pas droit d'être Chrétien ainsi qu'eux? (e)

G

Mais

⁽e) Ceci, pour le dire en passant, prouve très-bien une chose que nos Adversaires ont souvent niée, c'est que le peuple peut avoir une foi raisonnée: Il ne s'agit point en effet de l'embarrasser dans des discussions de critique véritablement hors de sa portée, il suffit de lui exposer trois ou quatre faits qui n'ont pas encore été contestez que je sache, 1°. que l'ancien monde, hormis la Judée, étoit sous l'empire d'Auguste entiérement idolâtre; 20. que douze pêcheurs ou péagers Juifs dissipérent cette nuit profonde, & rétablirent les autels du seul & vrai Dieu; 30, que loin de rien gagner à la révolution, ils fournirent leur triste carrière dans les douleurs & les peines, & la terminérent, plusieurs au moins, fur les échaffauds; je lui remets ensuite ceux de leurs ouvrages dont l'autenticité n'a jamais été douteuse, & lorsqu'il s'est instruit de leur contenu, je l'invite à réfléchir sur ces deux questions:

Mais ce seroit peu de prouver que le grand nombre des écrits qui composent notre Canon, appartiennent bien à ceux à qui l'on les attribue, si vous pouviez soupçonner qu'ils ont été depuis lors falssfiez, altérez: Ce sont ces soupçons que j'espére ou prévenir ou détruire en vous.

Seconde Proposition. Les Livres Sacrez n'ont jamais été altérez-

Je dis donc que nos Livres Saints n'ont jamais souffert d'altération importante, parce

Est-il croiable que douze personnes de cet état, sans fortune, sans crédit, sans lettres, aient pu opérer par leurs seules forces une si grande révolution?

Est-il croiable que des gens qui ont écrit de tels ouvrages, & remporté de si grandes victoires sur les erreurs & les préjugez, aient été des visionnaires ou des scélérats endurcis, capables de calomnier leur Nation, & de chercher à séduire toutes les autres pour se rendre odieux, malheureux sur la terre, & plus malheureux encore dans la vie destinée à punir les sourbes?

Je soutiens que la réponse du peuple sera d'autant plus juste qu'il a plus de droiture & moins de préjugez que les gens de lettres, qu'il ignore l'art suneste de se voiler de grandes véritez par de petites chicanes, & n'a point sur-tout l'ambition coupable d'effacer les grands noms du Temple de mémoire dans l'espérance d'y placer le sien.

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 51 parce qu'une telle altération étoit impossible.

Je parle d'altération importante, car si les diverses éditions d'un livre imprimé en une seule langue ont des variantes, il faudra bien s'attendre à en trouver beaucoup davantage entre les manuscrits du Nouveau Testament traduit en tant de langues, & copié pendant tant de siécles par tant de mains différentes. (f)

Il eût falu, pour les prévenir, n'emploier pendant quatorze cens ans que des Copistes éclairez, exemts de négligences & de distractions, c'est-à-dire qu'il eût falu des miracles continuels; Dieu ne sauroit les prodiguer pour des points & pour des virgules.

G 2

Voilà

⁽f) On en peut juger par Térence, dont les 6 Comédics ne font pas un volume la moitié aussi gros que le N.T. Le Dr. Bentley ne laissa pas de trouver vingt mille variantes entre quelques manuscrits de cer Auteur; on croit bien cependant posséder Térence: Voiés la Critique du discours de Collins sur la liberté de penser.

Voilà cependant les miséres qui forment le très-grand nombre des variantes de tous les manuscrits du Nouveau Testament; voilà les pailles que les Incrédules jettent comme des Colosses aux yeux des sots & des simples.

Quand on retrancheroit du Nouveau Testament tous les morceaux qui ne se trouvent pas dans tous les manuscrits, on n'en ôteroit pas la cinquantième partie, ou plutôt, on n'en ôteroit rien du tout, puisque tous les faits & les dogmes essentiels à la foi Chrétienne n'y resteroient pas moins établis.

Plus en effet vous examinerez la chose de près, mieux aussi vous vous convaincrez que comme des changemens indissérens étoient inévitables, des altérations importantes étoient impossibles; les uns échapent à l'attention, les autres la réveillent nécessairement.

Faisons pour un moment la supposition la plus favorable aux soupçons & aux entreprises, que les Chrétiens n'eussent formé qu'une

qu'une société peu nombreuse, concentrée dans un seul canton, je soutiens que dans ce cas même un imposteur qui eût entrepris d'altérer le texte sacré, auroit infailliblement échoué.

Comment en effet eût-il pu exécuter son dessein sans enlever tous les exemplaires alors existans de ce Livre? Et comment faire cet enlévement?

Au premier soupçon d'une pareille entreprise, chacun se fût tenu sur ses gardes, & n'eût plus voulu se dessaisir sous aucun prétexte de l'exemplaire qu'il avoit en main.

Ceux même qui dans le reste de leur conduite ne montroient que peu de zéle pour la Religion, eussent pourtant été charmez d'en faire un acte qui leur eût peu couté, & qui auroit pallié en quelque degré à leurs yeux leur indifférence ordinaire.

Sans contredit ce zéle s'amortiroit aisément, si c'étoit le Prince qui voulût faire la saisse, & si l'on couroit quelque risque à s'y refuser; voilà pourquoi l'Empereur Maximien. Maximien au IVe. siècle trouva des Chrétiens assez soibles pour livrer les Ecrits Saccrez; mais plus leur soiblesse accrut le danger, plus aussi les vrais Fidéles se crurent obligez de tout hazarder & de tout souffrir pour sauver leur Code, la régle de leurs mœurs, les Lettres Patentes de leur immortalité.

Les Chinois ont des Livres classiques qui contiennent à la fois leur Code civil, religieux, & politique; un Empereur voulut les abolir; mais en vain étoit-il Despote? En vain étoit-il Souverain Pontise? On brava le Pontisicat & le Despotisme, & il échoua dans son entreprise. (g)

Il est défendu aux Protestans de France d'avoir chez eux l'Ecriture Ste. en langue vulgaire, & l'on a fait à ce sujet en dissérens tems des recherches très-sévéres dans leurs maisons: Quand tous les exemplaires de la Bible auroient péri sur le reste de la terre,

⁽g) C'étoit l'Empereur Tsin-chi-Hoang qui régnoit 212 ans avant J. C. Voiez là-dessus le savant & judicieux ouvrage de Monsseur Engel De la population de l'Amérique. 2 Part. Liv. VIII. Ch. I.

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 55 terre, on en retrouveroit un grand nombre chez les Protestans François.

Cest que les promesses & les menaces de la Religion étant par leur nature supérieures à toutes les autres menaces & promesses, celles-ci céderont toujours aux premières dans toutes les ames vraiment convaincues, la grandeur des châtimens qu'annonce le Prince s'anéantissant en quelque manière devant la grandeur des recompenses que promet un Dieu.

Levons cependant, si vous le voulez, ce premier obstacle; supposons l'imposteur ou le Prince saissi de tous les exemplaires des Livres Sacrez; supposons même qu'après y avoir fait les changemens qu'il se proposoit, il les lâche dans le public, comment déguisera-t-il cette altération? Comment essacrez-t-il de tant de cerveaux la mémoire des événemens & des dogmes que contenoient les premiers écrits pour leur en substituer de tout dissérens? Comment fera-t-il croire à tant de personnes qu'elles n'avoient point lu dans les Ecrits Sacrez ce qu'elles y avoient lu, & qu'elles y avoient

y avoient lu au contraire ce qu'elles n'y avoient jamais vu?

Enfin si cette altération est impossible dans un seul païs, comment la faire en plusieurs Roiaumes? Comment esfacer tant de souvenirs? Quand Maximien auroit réussi dans tout l'Empire Romain, comment auroit-il réussi dans celui des Parthes? Et manquer dans l'un des deux n'étoit-ce pas manquer dans tous les deux à la sois?

Rien ne démontre mieux l'injustice de tous ces soupçons de falsification que les frêles appuis dont on a tâché de les étaier.

Dans une Chronique très-courte & trèsmauvaise de Victor Evêque Africain, on lit ces paroles:

- " Sous le Consulat de Messalla par ordre.
- de l'Empereur Anastase on corrigea & on
- " réforma à Constantinople les Sts. Evan-
- "giles, comme aiant été écrits par des
- " Evangélistes ignorans."

Monsieur Collins ne manqua pas de triompher de cette trouvaille; il en parla comme d'une altération générale du texte des IV Evangiles faite dans le VIe. siècle, & raportée par un Auteur qui fleurissoit dans le même tems (h).

Mais quand on lui demanda

Pourquoi un fait de cette importance, un fait qui étoit une révolution, & devoit revolter tous les esprits, n'étoit raporté que dans une misérable Chronique publiée soixante ans après l'événement?

Pourquoi, supposé qu'Anastase eût osé entreprendre une pareille altération, il ne la sit faire qu'à Constantinople, ce qui étoit ne rien faire?

Comment l'impossibilité du succès ne le détourna pas de cette entreprise, vu qu'il H

⁽h) Voiez son Disconrse of Free-thinking, pag. 89. Edit. de Lond. 1713. Ce n'est pas lui au reste qui sit cette mince découverte; il la devoit au savant & religieux Dr. Mill, qui n'en sit point mystère, parce qu'il ne vit aucune raison qui dût l'y porter.

cût fait bien vainement altérer tous les exemplaires de son Empire, s'il n'eût pu altérer aussi ceux de l'Espagne, de la France, & de l'Italie?

Si, ces deux premiers coups frapez, il fit aussi resondre tous les écrits des Péres Grecs & Latins, dans les citations desquels on retrouve à peu près tout le Nouveau Testament en lambeaux; & s'il pouvoit espérer sans cette resonte de cacher la première à la postérité?

Si au lieu de cet énorme attentat, il n'est pas plus naturel de croire ce que raporte le Diacre Liberatus contemporain de Victor, & Africain comme lui, que Macedonius fut chassé du siège de Constantinople par l'Empereur Anastase, comme aiant falsisé les Evangiles, & en particulier un mot (i) de St. Paul, que l'Empereur sit corriger

⁽i) Ce mot se trouve I. Tim. iii. 16. On accusa Macedonius d'avoir changé le mot de qui, os en Grec, en celui de Dieu, ou Os, ce qui, comme l'on voit, étoit très-facile: Mais comme divers Péres antérieurs à Macedonius avoient lu comme lui, il est très-probable qu'il

corriger les exemplaires changez, que cette correction défigurée par la haine que ce Prince s'étoit attirée, & par l'éloignement des tems & des lieux, avoit passé en Afrique pour une altération même du Texte Sacré, & que Victor avoit été l'écho de ce préjugé du public?

Quand, dis-je, on eut fait à Monsieur Collins toutes ces questions, il garda le silence qu'il eût mieux fait de ne jamais rompre.

Pour résumer en peu de mots ma réponse, l'autenticité des Livres Sacrez est démontrée à mes yeux, parce qu'elle l'a été à ceux des premiers Chrétiens, parce qu'ils avoient des régles sûres pour en bien juger, & le plus grand intérêt à se servir de ces régles, parce que leurs doutes même sur quelques-uns des écrits reçus depuis dans

qu'il ne crut point, & ne voulut point par ce changement altérer la bonne leçon, mais la rétablir; l'Empereur qui ne l'aimoit pas, saisst l'occasion de l'accuser d'avoir altéré le Texte, & lui ôta sous ce prétexte le Patriarchat. Voiez la Critique du discours sur la liberté de penser, XXXIII. Remarque.

dans le Canon, attestent avec quelle prudence ils procédoient à leur admission, parce que les hérétiques même rendoient témoignage aux faits capitaux qu'ils contiennent, & qu'on ne peut ensin assigner aucune époque, aucun tems où qui que ce soit eût pu anéantir nos Livres Sacrez, ou les falsisier sur des articles importans.

Voiez cependant si vous avez de nouvelles difficultez à me faire sur ce chapitre; je serai toujours prêt à les discuter avec vous.

Non, me répondit Mensieur L---; je vois même avec confusion que nos Profes-seurs d'irréligion nous en sont bien accroire, & que leur sait consiste beaucoup plus en assertions qu'en preuves; mais, je vous prie, existe-t-il quelque ouvrage où l'on ait établi l'autenticité de vos Livres Saints?

Monsieur, lui dis-je, de tous les Auteurs qui ont défendu le Christianisme, il en est très-peu qui n'aient touché cet article; l'Abbé de Houteville en particulier l'a très-bien traité, & dans ce que je vous DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 61 en ai dit, je n'ai guére fait qu'abréger les raisonnemens du savant Beausobre.

Mais, reprit-il, vos Antagonistes ne leur ont-ils jamais répondu?

Jamais, repliquai-je; non, Monsieur, jamais: Nous les avons sommez, désiez cent fois de le faire, de suivre pié à pié nos raisonnemens, de les réduire en poussié-. re; ils ont tous fait la sourde oreille; ils trouvent plus court de battre l'estrade, de rajeunir en beau style des objections surannées, & de fureter nos Livres Sacrez pour y trouver quelque matiére à bons mots; tout cela sans doute est fort lâche & fort pitoïable; tout cela quadre trèsmal avec le grand nom de Philosophes qu'ils prennent; mais tout cela ne laisse pas de leur réussir à merveille; les hommes en général sont de grands enfans; ils aiment qu'on les amuse, qu'on les fasse rire, & n'aiment point au contraire que l'on rie d'eux; que faut-il donc faire pour les dégoûter de la Religion? Une seule chose, la cribler de plaisanteries; les jeunes gens sur-tout ne manquent guére de se laisser prendre

prendre à cet hameçon; ils trouvent fort agréable de changer l'objet de leurs craintes en un plastron d'épigrammes, & d'avoir les coudées un peu plus franches pour se livrer à tous leurs goûts: Cest ainsi que sans s'être jamais instruits à fond du procès, une soule de gens prennent parti contre nous, ou plutôt contr'eux-mêmes, bien moins coupables sans doute que les mauvais plaisans qui les ont séduits.

Ah Monsieur! reprit Monsieur L - - -, vous crayonnez là mon histoire; je vous avoue à ma confusion que j'ai dévoré les ouvrages des ennemis de l'Evangile, & n'ai pas même ouvert ceux de ses désenseurs; c'est ainsi que dans l'affaire la plus capitale pour moi, devant laquelle toutes les autres doivent en quelque saçon disparoître, j'ai prononcé d'une manière dont j'aurois eu honte, s'il m'avoit salu juger d'un arpent de terre, c'est-à-dire sans avoir ouï les avocats des deux causes.

Mais enfin il se peut que nos Ecrivains incrédules ne vous aient jamais répondu, & qu'on puisse pourtant vous répondre; vous

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 63

vous avez jusqu'ici résolu mes doutes beaucoup mieux que je n'espérois, il m'en reste encore; mais cette séance étant assez longue, je les réserve pour une autre; à demain donc, si vous le voulez; à demain, lui dis-je, & nous nous quittâmes. Je vous salue aussi, Monsieur, & suis, &c.

LETTRE

LETTRE III.

Du Même au Même.

Monsieur,

ONSIEUR L - - ne manqua point au rendez-vous, & nous entrâmes bientôt après en matière.

Monsieur, me dit-il, n'est il pas étrange que l'historien Joséphe n'ait point parlé du massacre des enfans de Bethléem? Le fait assurément n'étoit pas de nature à être i-gnoré, ni omis, & l'historien qui nous instruit de tant d'autres cruautez d'Hérode, n'a surement pas tû celle-là pour ménager sa mémoire.

Il ne parle pas davantage de Jésus luimême, car vous savez que le sameux passage où il en fait l'éloge, est généralement tenu pour apocyphe; si J. C. a joué un si grand rôle en Judée, s'il y a fait tant de miracles, comment expliquez-vous ce silence?

Plusieurs

DIFFICULTEZ d'un THEISTE: 65

Plusieurs même de ces œuvres surnaturelles que lui attribuent les Evangélistes, sont peu dignes, me semble, d'un Envoié du Ciel: Il lâche une fois des Démons sur des troupeaux de pourceaux; dans une autre occasion il maudit un figuier, parce qu'il n'avoit point de figues, quoique ce n'en sût pas la saison; tout cela sans doute a droit d'étonner.

Je vous avouerai ensuite que j'ai grand' peine à comprendre la nécessité, & même la possibilité des miracles; ils sont la violation des loix de la nature, mais Dieu violeroit-il ses loix? Et pour ramener les hommes à la raison, ne suffiroit-il pas de raisonner avec eux?

Pourquoi sur-tout J. C. ne se montra-til pas après sa résurrection au milieu de Jérusalem, & ne confondit-il pas ceux qui avoient demandé son sang?

Pourquoi enfin sommes-nous moins favorisez que ses contemporains, & ses plus cruels ennemis? Pourquoi ne voions-nous point de miracles?

I

Je ne puis enfin vous dissimuler que si j'admire la manière dont J. C. souffrit son supplice, je suis un peu scandalisé de le voir si foible au jardin de Gethsemané: De simples mortels ont déploie plus de héroïsme aux approches de leur martyre, & combien plus étoit-il naturel d'attendre autant de magnanimité du Fils de Dieu même?

Monsieur, lui répondis-je, quand vous ne m'auriez pas averti que vous n'avez point lu nos Auteurs, vos objections me l'apprendroient; il n'en est pas une en effet que l'on ne nous ait vingt fois ramenée, & à laquelle nous n'aions aussi souvent répondu; mais vous ignorez ces réponses, il faut vous en donner le précis.

Je commencerai par une observation aussi fine que juste du Docteur Butler (a).

⁽a) Butler's Analogy, Part. II. Ch. VII. Le Chapitre précédent contient des réslexions si sensées, & si adaptées à l'état de notre siécle que je ne puis me re-Juser au plaisir d'en donner au Lecteur un échantillon. ee Stir

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 67

"Il est aisé, dit-il, de montrer d'une ma-

"niére vive & rapide que telle & telle

" chose sont sujettes à des objections, mais

"il est impossible de réunir de même

" en un point toute la force des preuves,

de la montrer sous un seul coup d'œil."

Il en résulte un inconvénient bien confidérable & bien triste, c'est que les lec-I 2 teurs

[&]quot;S'il est des gens, dit-il, qui ne se soient jamais mis de bon cœur & avec zéle à l'étude de la Religion, s'il en est qui souhaitent en secret qu'on n'en puisse établir la vérité, qui donnent moins d'attention aux preuves qu'aux difficultez, & plus aux objections qu'aux réponses, il est peu vraisemblable qu'elle soit jamais évidente à leurs yeux, à quelque point de certitude & de démonstration qu'on en portât la vérité.

[&]quot;S'il est des gens qui s'habituent à ne s'en occuper que pour s'égaier & rire, s'ils portent leur atten"tion sur la forme & l'impersection du style, au lieu de la fixer sur les choses même, (car les expressions manquent fréquemment pour rendre exactement ce que l'on veut dire) ou s'ils substituent les erreurs de l'homme aux véritez divines, pourquoi toutes ces causes, ou l'une d'entr'elles, n'empêcheroient"elles pas quelques personnes de voir une évidence que d'autres voient réellement?"

hommes, qui ne lisent guére que pour s'amuser, & ne reviennent presque jamais aux ouvrages qu'ils ont une sois parcourus, retiennent les objections en entier, & ne se souviennent presque pas des réponses, parce qu'une phrase ou deux suffisent d'ordinaire pour exposer une difficulté, tandis que pour saisir la force des solutions, il saut souvent embrasser une chaine assez longue de raissonnemens.

Cet inconvénient n'est pas particulier au Christianisme; on le sent dans tous les systèmes; le Théisme lui-même n'en est pas exemt, & quand vous voudrez, je vous ferai en un quart d'heure plus d'objections contre l'existence d'un Dieu que vous n'en pourrez peut-être résoudre en un jour. (b)

Il suit de là que si l'on n'a pas pour la vérité un amour non seulement sincére, mais énergique,

⁽b) Comme les preuves de l'existence de Dieu sont en très-grand nombre, & qu'il n'en est point sur laquelle on ne puisse élever quelque chicane, on comprend qu'il doit être aisé de pérorer long-tems contre ce grand dogme,

énergique, on n'est pas propre à la découvrir, parce qu'on se lassera d'un examen un peu long, qu'on ne reviendra point sur ses pas pour saisir ce qui avoit d'abord échapé, & qu'on n'attendra pas pour prendre parti qu'on ait nettement dans sa tête le résumé complet des raisonnemens pour & contre, chose pourtant indispensable, si l'on veut se décider sagement.

Je viens maintenant à vos nouvelles objections.

Il est, dites-vous, bien étrange que l'historien Joséphe n'ait point parlé du massacre des enfans de Bethléem; ce n'étoit point là un fait qu'il dût ignorer ou taire.

Savez-vous que si j'aimois à plaisanter dans les sujets graves, vous m'en sourniriés là un beau texte.

Voiez en effet à quoi se réduit votre infirmation: Un historien raconte un fait, un autre écrivain qui a composé l'histoire des mêmes terns, ne parle point de ce fait, donc ce fait n'est pas véritable. A ce compte, compte, je devrois nier tous les événemens importans que narre Tacite, si je ne les trouve pas dans Suétone, & tous ceux qu'atteste Suétone, si Tacite n'en dit pas le mot; je devrois rejetter tout ce qu'Arrien m'apprend d'Alexandre, si Quinte - Curce ou Plutarque ne confirme son témoignage, & je rejetterois de même le leur, toutes les fois qu'il seroit unique; je réduirois ainsi tous les historiens en squelettes; j'exterminerois l'histoire par les mains de l'histoire même.

Sans doute le silence de Joséphe seroit d'un grand poids, si le crime dont il est question, répugnoit au caractère connu du Prince que l'on en accuse: Qu'un seul historien, par exemple, charge Alexandre d'un trait d'avarice, Tite d'un trait de cruauté, Charles XII d'un trait de poltronnerie, j'hésiterai certainement beaucoup à l'en croire; mais qu'un Roi souillé du sang de sa femme & de plusieurs de ses enfans, qu'un Roi abhorré de tous ses sujets, & qui, pour étouffer la joie qu'il est bien sûr que sa mort va causer, fait enfermer DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 71 tous les Grands dans l'hyppodrome, & les y fait égorger, que le barbare Hérode, en un mot, ait immolé un certain nombre d'enfans pour étouffer au berceau le Messie par qui il craignoit d'être détrôné, loin de répugner à le croire, je ne vois rien là que de très-conforme à son caractère.

Mais pourquoi Joséphe n'en parle-t-il point? Quand je vous dirois que je n'en sai rien, qu'auriez-vous à me répliquer? Si Joséphe s'inscrivoit en faux contre le narré de l'Evangéliste, & qu'il donnât des raisons de sa négative, sans contredit nous devrions les détruire, avant de vous dire, croiez St. Matthieu: Mais en vertu de quelle loi faut-il que pour ajouter soi à un historien, nous rendions compte des omissions d'un autre?

Quelque excellente que me paroisse cette désense, je veux bien cependant ne m'y pas borner avec vous; c'est donc, Monssieur, votre seconde objection même qui démontre l'extrême soiblesse de celle que nous discutons, c'est le silence de Joséphe

sur la personne de J. C. (c) qui explique celui qu'il garde sur le meurtre des Inno-cens.

Je vous le demande en effet, Monsieur : Est-il vrai ou non qu'il y ait eu un Jésus né sous l'empire d'Auguste, mort sous celui de Tibére, qui prétendoit être le Messie, & dont les Grands de la Nation Juive sollicitérent le supplice?

- L. Si les Juiss même en conviennent, je ne voi pas qui pourroit le nier?
- G. Répondez, je vous prie, encore : L'apparition d'un vrai ou d'un faux Messie, sa prédication, son exécution, sa résurrection chimérique ou réelle, les progrès de sa doctrine parmi les Juiss & les Payens, n'étoient-ils pas des événemens très-importans,

⁽c) Notez que je suppose ce silence sans le croire trop bien prouvé; mais comme c'est un problème entre les savans, & que la Religion n'a nul besoin de preuves équivoques, je mets ici les choses au pis en accordant à l'Incrédule tout ce qu'il demande, c'est-à-dire que l'historien Juis n'a point parlé de J. C.

DIFFICULTEZ d'un THEISTE, 73 portans, très-publics, que Joséphe ne pouvoit pas ignorer, & devoit par conséquent consigner dans son histoire, soit pour laver ses compatriotes du crime affreux d'avoir fait mourir le Messie, soit pour rendre hommage à la vérité, s'il croioit qu'en esset Jésus sût le Christ?

- L. Je l'avoue.
- G. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait?
 - L. Je l'ignore.
- G. Vous voiez done, Monsieur, que de l'importance & de la publicité d'un fait on n'est pas toujours en droit de conclure que tel historien a dû absolument en parler; il a pu avoir de secrettes raisons de le taire, & il s'en offre ici une si spécieuse que je ne doute point qu'elle ne soit la vraie cause du silence de l'historien Juis.

Forcé dans Jotapat dont il étoit Gouverneur, Joséphe y sut pris, & amené ensuite à Vespassen dont il devint dès lors esclave, comme l'étoient alors les prisonniers de guerre; pour adoucir sa captivité, il prit le parti qui réussit d'ordinaire, il slata le

Vainqueur, il lui promit l'Empire, il l'assura qu'il étoit ce grand Roi que les anciens Oracles de sa Nation annonçoient, qui devoit partir de l'Orient pour donner des loix à la terre, & en faire la félicité; pour peu que Vespasien eût lu les Prophêtes, l'adulation eût été facile à connoître; mais Joséphe se doutoit bien qu'un Général Payen n'y regarderoit pas de si près; Vespasien en effet accepta l'Oracle à bon compte, & pensa plus à l'accomplir qu'à le vérifier; les circonstances furent bientôt favorables; les armées d'Italie, d'Espagne & d'Allemagne aiant nommé chacune un Empereur, celle qui servoit en Judée déféra le même titre à son Chef, qui ne se fit presser que de la bonne sorte, & par la mort de Vitellius resta peu après possesseur du trône: Il fut dès lors constaté que Joséphe avoit prédit juste; on lui rendit la liberté, on y joignit de riches présens: Jugez ensuite si dans son histoire écrite & publiée sous Domitien fils de Vespasien, il eût osé chanter la palinodie, avouer qu'il avoit eu tort d'appliquer à son bienfaiteur les Oracles de sa Nation, & que Jésus seul les avoit remplis?

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 75

Il n'y avoit pourtant point de milieu; s'il parloit une seule sois de Jésus, il saloit ou qu'il confirmât ce qu'en disoient les Chrétiens, ou qu'il soutint contr'eux & lui les calomnies de la Synagogue; il saloit qu'il décorât J. C. de la qualité de Messie, ou qu'il le stétrît du nom d'Imposteur: Il n'avoit pas assez de courage, ni peut-être assez de lumières pour lui donner le premier titre; il n'étoit pas assez malhonnête homme pour lui donner le second; il prit le parti du silence, & dut par conséquent taire le massacre des Innocens, dont il n'eût pu parler sans en raporter l'occasion, c'est-à-dire la naissance de notre Sauveur.

- L. Cette solution me paroît en effet heureuse, mais voions les autres objections.
- G. Vous tirez la seconde de deux miracles de J. C. Dans l'un il lâcha des Démons sur des troupeaux de pourceaux; dans l'autre, il maudit un figuier qui n'avoit point de figues, quoique ce n'en sût pas la saison.

Pardonnez le moi, Monsieur, mais en vérité j'ai honte pour les incrédules du bruit qu'ils font à ce sujet: Quoi! Il y aura deux ou trois faits dans l'Evangile que je ne pourrai parfaitement expliquer, & pour cela seul je rejetterai l'Evangile? Ces deux ou trois obscuritez l'emporteront dans ma balance sur toutes les preuves qu'a données Jésus de sa céleste mission, sur ses sublimes vertus, sur l'éclat de tous ses autres miracles évidemment dignes du Fils du Très-Haut, sur l'excellence de sa doctrine & de ses préceptes, sur la démonstration de sa résurrection, sur les succès merveilleux de sa Religion sur la terre? J'avoue que ce n'est point là ma Logique, & que malgré les taches qu'on suppose au flambeau du monde, il n'en est pas moins pour moi le Soleil.

J'en use avec l'Evangile précisément comme fait un Théiste à l'égard de la Religion naturelle: Persuadé par tous les traits de bonté & d'intelligence qui brillent dans l'Univers qu'il est l'ouvrage d'un Etre bienfaisant & sage, il ne s'avise pas de lui resuser ces deux titres à l'aspect

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 77 du premier désordre qu'il croit appercevoir dans le monde: Il examine long-tems, il cherche avec zéle la solution de l'énigme; échoue-t-il enfin dans ses tentatives? Il se réduit à un doute modeste, il gémit de l'impersection de ses connoissances, mais n'a jamais l'audace imbécille de prononcer contre la puissance ou l'équité de son Maître (d).

Vous attaquez ensuite la doctrine des miracles même, & vous demandez trois choses.

- I° Si les miracles sont en effet nécessaires, & si pour ramener les hommes à la raison, il ne suffiroit pas de raisonner avec eux?
- II° Pourquoi l'on ne voit plus de miracles, quoi qu'assurément il n'y ait que trop

⁽d) Voiez au reste là-dessus les judicieuses Considérations de Monsieur le Prof. Claparéde sur les miracles de l'Evangile, P. 2. Ch. 6. Genéve 1765; la remarque de Beausobre sur Marc xi. 13. & son xxii discours sur les principaux événemens du N. T.

trop de gens qui en auroient grand besoin pour rafermir leur foi chancelante?

Enfin pourquoi la résurrection de J. C. n'eut pas la publicité de sa mort?

Mais la réponse à ces questions nous méneroit aujourd'hui trop loin; je pars demain pour la campagne; venez nous y voir, si vous le pouvez; sinon je m'engage à vous donner de mes nouvelles. Monsieur L --- me promit une visite, & se retira: Vous devriez bien aussi, mon cher, trouver le moment de nous venir joindre; vous obligeriez à la fois mon amitié & ma paresse; j'aurois le plaisir de m'entretenir avec vous, & n'aurois pas la peine de vous écrire. Je suis en attendant, &c.

LETTRE IV.

De Monsieur G - - - à Monsieur - - -

E ne sai, mon Ami, si Monsieur L - - -& vous, vous êtes donnés le mot pour me bercer de belles espérances, & puis m'oublier; du moins n'a-t-il pas été plus fidéle à sa parole que vous; ses affaires, dit-il, le retiennent en ville plus long-tems qu'il n'avoit compté; je me suis donc vu obligé de lui écrire, & même deux fois. Voici la copie de mes Lettres.

LETTRE I. à Monsieur L - - -

Monsieur,

Toute la force de votre premiére objection contre les miracles est fondée sur deux illusions.

Vous commencez par les définir une violation des loix de la nature, & puis vous concluez concluez qu'ils sont impossibles, parce que l'Auteur immuable de la nature n'en sauroit enfreindre les loix.

Mais sous couleur de l'honorer, ne le ravalez-vous pas en effet? N'en faites-vous pas un Jupiter soumis au destin, un esclave de ses propres arrangemens, qui tient bien dans ses mains la chaine du monde, mais qui en est lui-même enchainé?

Je conviens que les Etres absolument passifs & matériels n'aiant aucune volonté, céderont sans résistance à la sienne, ne s'en écarteront jamais, & qu'ainsi pour leur faire atteindre le but de leur création, il a pu suffire que Dieu les ordonnât au commencement pour toute la durée de leur existence; mais il n'en est pas de même des Etres actifs & libres, tels que les hommes; une triste expérience a démontré dès long-tems qu'ils pouvoient s'écarter de l'ordre, & par conséquent des moiens extraordinaires peuvent être nécessaires pour les y saire rentrer.

Ces moiens extraordinaires que je suppose être les miracles, sont-ils la violation
des loix de la nature? Je n'en sai rien,
parce que je suis éloigné de connoître
toutes ces loix; il me paroît seulement toutà-sait probable que Dieu ne les aiant établies que pour le bien de l'humanité,
peut les modisier ou les suspendre à son
gré, toutes les sois que ce même bien le
demanderoit.

Mais l'Intelligence infinie pour qui tous les tems ne sont qu'un moment, n'a-t-elle pu dès l'origine des choses se ménager des moiens de pourvoir aux besoins extraordinaires de ses Créatures sans suspendre ou violer les loix qu'elle établissoit; voilà, je l'avoue, ce qui me paroît souverainement vraisemblable, & comme un Docteur Anglois a très-bien dévelopé cette idée, (a) permettez que je le fasse parler.

"Les hommes, dit-il, même dans leurs ouvrages les plus liez, ne laissent pas L

⁽a) Essais sur la Providence & sur la possibilité physique de la résurrection, p. 56. Amsterdam, 1731. Je ne connois que la traduction.

de les faire tels qu'ils peuvent, sans renverser l'ordre de leur machine, y changer bien des choses: Un Horloger, par exemple, a beau engager les roues d'une "montre, il est pourtant le maître d'avancer ou de reculer l'aiguille comme " il lui plait; il peut faire sonner un réveil " plus tôt ou plus tard sans altérer les ressorts, sans déranger les roues: Voilà jusce tement l'idée de la Providence générale & particulière; ces ressorts, ces roues, ces 66 balanciers en mouvement sont la Providence générale, inaltérable, immuable; « ces dispositions du réveil & du cadran, "dont les déterminations sont à la dispose sition de l'Ouvrier, sans altérer ni ressorts, " ni rouages, sont l'emblême de la Providence particulière.

"Il faut bien distinguer, dit-il ailleurs,
"(p. 187—191.) entre le cours & les
loix de la nature; ces dernières sont
immuables, & Dieu ne les change jamais; il n'en est pas de même du cours
qu'il peut changer, quand il lui plait,
par les loix même qu'il a établies: Prenons pour exemple le ser tombé dans

\$

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 83

- " le Jourdain, & qu'un Prophête fit nager
- " sur l'eau; c'est un miracle sans doute,
- « & rien de pareil n'arrive par le cours
- " ordinaire de la nature; voions s'il a pu
- " arriver sans violer les loix générales.
- "On ne niera pas qu'il y ait des particu-" les magnétiques dans l'air, l'usage de la " boussole nous le montre suffisamment; " - - - ces particules répandues dans l'air y nageront sans se déterminer d'elles-" mêmes d'un côté plutôt que d'un autre, & ne s'amoncéleront point, pour ainsi " dire, sans y être conduites par quelque " cause, comme la présence d'un aimant; "Mais si Dieu veut assembler au dessus "d'un fer qui est au fond de l'eau un at-" mosphère de particules magnétiques " proportionné à la pesanteur du fer, alors "il nagera sur l'eau: Il n'y a là rien de " contraire aux loix générales; l'aimant " attire le fer; tout se réduit à faire trou-" ver au dessus du fer ces particules mag-"nétiques: Quoi! nous pourrons dé-

- " terminer par notre seule volonté nos
- " esprits animaux tantôt dans un bras,
- " tantôt dans l'autre, & Dieu ne pourroit

- pas déterminer les fluides & les autres
- " corps' comme il lui plairoit?"

Le même Auteur explique d'une maniére aussi naturelle (p. 212-244) la possibilité de la résurrection, & la longue vie des premiers hommes.

Avant donc de nous opposer l'immutabilité des loix de la nature comme une démonstration de l'impossibilité des miracles, ne seroit-il pas mieux de chercher si Dieu ne peut par le moien de ces loix même produire mille choses qui nous paroissent y être contraires?

Les Chymistes, par exemple, nous parlent d'un esprit universel qui est la cause essiciente de toutes les générations; il est au moins sûr, dit encore mon Anglois, qu'il y a dans l'air une substance qui fait croître les végétaux: (p. 165.) J. C. n'at-il pu en déterminant une certaine quantité de cet esprit universel & vivisiant sur la partie soible des malades, ranimer le ners optique dans l'un, guérir la paralysie d'un autre, ressusciter même des morts? Il n'eût

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 85

n'eût violé par là aucune loi de la nature, & cependant il eût fait des miracles trèsvéritables, puisque Dieu seul & ses Envoiés peuvent emploier cet agent de cette manière (b).

La

Ciel prouve sa mission en ordonnant au soleil de changer sa course, aux étoiles de former un autre arrangement, aux montagnes de s'applanir, aux slots de s'élever, à la terre de prendre un autre aspect: Emile T. III. p. 145. C'est-à-dire que pour nous convaincre un Envoié du Ciel devroit bouleverser notre globe, les planétes que notre soleil éclaire, & tous les mondes si probables dont les étoiles sont les soleils: Ma persuasion, je l'avoue, n'a pas besoin de démonstrations si couteuses, & je me rends plus volontiers à des prodiges qui ont été salutaires à un grand nombre de personnes sans être sunesses à aucune, qu'à des révolutions qui n'auroient éclairé un monde qu'en saisant le malheur peut-être de dix mille autres.

Il n'y a pas, me semble, plus de raison dans ce qu'il ajoute, (Ibid. p. 146.) que les miracles des imposteurs se sont dans des carresours, dans des déserts, dans des chambres; où veut-il en esset que les miracles se fassent, si l'on ne peut se sier à ceux qui ont été opérez dans l'un de ces endroits là? Supposé même que Dieu lui accordât sa demande, qu'un Envoié Céleste ordonnât au soleil de changer sa course, aux montagnes de s'applanir, &c.

pas déterminer les fluides & les autres corps comme il lui plairoit?"

Le même Auteur explique d'une maniére aussi naturelle (p. 212-244) la possibilité de la résurrection, & la longue vie des premiers hommes.

Avant donc de nous opposer l'immutabilité des loix de la nature comme une démonstration de l'impossibilité des miracles, ne seroit-il pas mieux de chercher si Dieu ne peut par le moien de ces loix même produire mille choses qui nous paroissent y être contraires?

Les Chymistes, par exemple, nous parlent d'un esprit universel qui est la cause essiciente de toutes les générations; il est au moins sûr, dit encore mon Anglois, qu'il y a dans l'air une substance qui fait croître les végétaux: (p. 165.) J. C. n'at-il pu en déterminant une certaine quantité de cet esprit universel & vivisiant sur la partie soible des malades, ranimer le ners optique dans l'un, guérir la paralysie d'un autre, ressusciter même des morts? Il n'eût DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 85 n'eût violé par là aucune loi de la nature, & cependant il eût fait des miracles trèsvéritables, puisque Dieu seul & ses Envoiés peuvent emploier cet agent de cette manière (b).

La

(b) Le Vicaire Savoyard demande qu'un Envoié du Ciel prouve sa mission en ordonnant au soleil de changer sa course, aux étoiles de sormer un autre arrangement, aux montagnes de s'applanir, aux slots de s'élever, à la terre de prendre un autre aspect: Emile T. III. p. 145. C'est-à-dire que pour nous convaincre un Envoié du Ciel devroit bouleverser notre globe, les planétes que notre soleil éclaire, & tous les mondes si probables dont les étoiles sont les soleils: Ma persuasion, je l'avoue, n'a pas besoin de démonstrations si couteuses, & je me rends plus volontiers à des prodiges qui ont été salutaires à un grand nombre de personnes sans être sunestes à aucune, qu'à des révolutions qui n'auroient éclairé un monde qu'en faisant le malheur peut-être de dix mille autres.

Il n'y a pas, me semble, plus de raison dans ce qu'il ajoute, (Ibid. p. 146.) que les miracles des imposseurs se sont dans des carresours, dans des déserts, dans des chambres; où veut-il en effet que les miracles se fassent, si l'on ne peut se fier à ceux qui ont été opérez dans l'un de ces endroits là? Supposé même que Dieu lui accordât sa demande, qu'un Envoié Céleste ordonnât au soleil de changer sa course, aux montagnes de s'applanir, &c.

La seconde supposition que vous faites contre les miracles, & qui n'est pas moins gratuite que la premiére, c'est que pour ramener les hommes à la raison, il suffit de raisonner avec eux.

Le vague même de cette objection vous empêche d'en voir la foiblesse; vous considérez le genre humain d'une manière abstraite, doué de toutes ses facultez, & disposé à en faire usage; dans ce point de vue, il suffiroit sans doute, pour lui faire entendre raison, de la lui montrer.

Mais ce n'est là nullement le cas qué nous avons à débattre; nous sommes pleinement

d'où pourroit-on en être témoin, s'il ne faloit contempler ces merveilles ni de sa chambre, ni d'une place publique, ni de la campagne? Ajoutons que l'énumération du Vicaire est incomplette par raport à J. C. qui a fait des miracles non seulement dans tous les lieux ci-dessus nommés, mais encore dans le Temple, dans les Synagogues, sous les yeux des Scribes & des Pharisiens ses plus mortels ennemis: Enfin s'il est prouvé qu'à la mort de J. C. le soleil s'éclipsa, la terre trembla, les pierres se fendirent, ce furent là sans doute des miracles très-publics, & en demander de plus éclatans, c'est dire qu'on est résolu de ne se rendre jamais.

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 87 nement d'accord avec vous qu'il ne seroit point besoin de miracles pour éclairer un peuple qui auroit peu de préjugez, qui auroit d'ailleurs du sens, des lumières, & à qui sur-tout de mauvaises mœurs ne rendroient pas ses erreurs chéres.

Quelle est donc la question, la vraice question que nous avons à décider? Elle se réduit à ces deux chefs.

- I°. Le tems, l'éducation, l'habitude, la politique ne peuvent-ils rendre à un peuple la superstition & le vice si naturels qu'il n'en sente plus la difformité, ou que si sa raison la lui montre encore, il n'ait pas le courage d'en suivre les sages avis?
- II° Ce déplorable état, le plus humiliant, le plus triste sans doute où l'espéce puisse tomber, n'étoit-il pas l'état des Nations qui formoient les deux Empires de Rome & des Parthes à la venue de J. C?

Les Chrétiens prennent l'affirmative sur ces deux questions, & personne jusqu'à présent

présent n'a ose, que je sache, soutenir la négative.

Rapellez-vous, Monsieur, dans quel gouffre d'erreurs & de dépravation la plus belle partie du monde connu étoit alors plongée; c'est pour n'avoir pas ce tableau assez présent à l'esprit que vous ne sentez pas la nécessité de la Rédemption. (c)

Des

⁽a) De tous les peuples qui ont paru sur la terre, ceux-là feuls ont connu, & connoissent encore le vrai Dieu qui ont été éclairez d'une Révélation; tous les autres sans exception ou n'ont aucune Religion quelconque, ou n'en ont qu'une absurde & souvent cruelle: Ce fut chez les Chrétiens & les Juiss que Mahomet pulse les saines idées de la sienne : Aujourd'hui même, au milieu des sciences & des Académies, après soixante siécles d'observations & d'expériences, nous avons la douleur de voir que les Philosophes qui refettent la Révélation, en sont encore à l'abécé du Théisme; les uns mettent la hâche à la racine même de l'arbre, & prétendent extirper jusqu'au nom de la Religion; les autres un peu plus débonnaires, admettent, il est vrai, un Dieu Créateur, mais demandezleur s'il prend garde aux hommes, s'il les jugera, ils retombent dans leur scepticisme, & n'osent affirmer. Concoit-on bien après cela que le Vicaire Savoyard puisse dire à son Elève? Disun'a-t-il pas tout dit à nos yeux,

Des bords du Tage à ceux de l'Indus l'esclavage opprimoit, avilissoit, tourmentoit l'espéce; deux Despotes régnoient sur ces immenses pais, & les désoloient par leurs ordres ou par ceux de leurs Lieutenans: En vain eussiez-vous cherché dans Rome ou dans la Gréce quelque vestige de leurs anciennes vertus; mœurs & patriotisme, tout avoit été enseveli dans le tombeau de la liberté; un luxe inouï, une rapacité égale, une bassesse, une adulation sans bornes, des débauches dont je craindrois que le nom seul ne souillât ce papier, tels sont les traits flétrissans qui déshonoroient ce siécle célébre; & ce n'est pas seulement dans les écrits Sacrez ou dans M des

yeux, à notre conscience, à notre jugement? Qu'est-ce que les hommes nous dirent de plus? Leurs Révélations ne sont que dégrader Dieu. Emile T. III. p. 133. O bon Vicaire! Dieu a tout dit, si vous le voulez, à la conscience & aux yeux des hommes, mais puisqu'il en est si peu qui l'entendent & l'aient entendu, soiez moins étonné de ce que dans ses compassions infinies il a daigné leur parler un autre langage, & pardonnez-moi de gémir que vous ayés déparé par tant de sophismes la sin d'un ouvrage dont la première partie étincelle de tant de beautés.

des Satyres que je prends les sombres couleurs dont je suis forcé de le peindre, Tacite & Suétone en parlent comme Juvénal & St. Paul.

D'où eût-on pu attendre un reméde à tant de maux? On sait trop que les peuples corrompus ne se résorment pas d'eux-mêmes; accoutumez dès l'enfance à l'air infecté qu'ils respirent, ils ne s'apperçoivent pas même qu'il soit infecté; leur dépravation née de la dépravation générale, & qui la somente à son tour, leur paroît l'état naturel de l'homme; ils ne se doutent pas qu'ils puissent ou doivent être autre chose que ce qu'ils sont, & transmettent aussi fidélement leurs vices que leurs usages à leurs descendans.

Le genre humain malade n'avoit donc que trois moiens possibles de guérison, la Religion, le Gouvernement, la Philosophie.

Mais comment la Religion des Payens auroit-elle réformé des vices qu'elle sembloit plutôt encourager, & qui en divers cas faisoient partie de son culte? Etoit-ce en adorant le Dieu qui détrôna son Pére que les ensans auroient appris le respect qu'ils devoient aux leurs? Etoit-ce en servant le fripon Mercure, l'yvrogne Bacchus qu'on se sût formé à la tempérance, à la probité? Etoit-ce dans les Lupercales ou dans les temples de Venus qu'on eût pris des leçons de modestie & de chasteté? Loin donc que la Religion Payenne pût corriger ses dévots, son abolition étoit un préalable nécessaire pour les mener à la vertu.

Etoit-ce de la part du Gouvernement qu'on eût attendu la réforme? Mais où vit-on jamais le Despotisme résormateur? S'il étoit capable de le devenir, sa première opération seroit de se résormer lui-même; il sentiroit que la vertu qui éléve les ames, ne germe point dans les lieux où l'esclavage les abâtardit; il sentiroit qu'il est absurde de prêcher la justice aux hommes en persévérant contr'eux dans la plus énorme injustice, en continuant de les priver de leur liberté.

M 2

Or

Or l'on a bien vu quelques Princes user segement de la puissance absolue, aucun n'a été assez grand pour y renoncer.

Voilà pourquoi les Etats despotiques n'ont jamais sourni d'exemple de cès heureuses révolutions qu'on trouve dans l'histoire des gouvernemens modérez: Leurs Chess comprennent bien qu'en rendant leurs sujets respectables, ils seroient bientôt forcez de les respecter, que les vices qui divisent ceux qui obéissent, assurent le pouvoir de ceux qui obéissent, assurent le pouvoir de ceux qui commandent, & qu'il faut en toutes manières ou que la vertu détruise la tyrannie, ou que la tyrannie écrase la vertu.

Les Empereurs Payens n'avoient garde en particulier de toucher au culte des Dieux dont ils partageoint les autels, & dont la chûte eût nécessairement entrainé celle de leur propre Divinité.

Restoient donc enfin pour tous Médécins les Philosophes: Hélas! Quels pauvres Esculapes!

Il me seroit aisé, si je le voulois, de me donner ici carrière à leurs dépens, de vous prouver que tous ces Prosès de la Philosophie, dont nous ne prononçons les noms qu'avec respect, ne furent la plûpart que de grands discoureurs, de véritables Sophistes, qui cultivérent l'art de raisonner, non comme le précieux moien de parvenir à la vérité, ou de la faire connoître, mais comme une route à la gloire ou à la fortune, qui à force de créer & de renverser des systèmes, purent bien jetter les esprits dans un Pyrrhonisme suneste, & faire des milliers d'Athées, mais ne purent amener une seule bourgade à la connoissance du seul & vrai Dieu: Mais je veux bien négliger cet avantage, (d) & pour vous faire sentir combien peu le genre humain avoit à attendre

⁽d) Je ne puis pourtant m'empêcher de transcrire ici une note de Monsieur J. J. Rousseau, elle est un peu longue, mais ce qu'écrit cet illustre Auteur, ne paroît jamais tel.

Ce seroit, dit-il, un détail bien flétrissant pour la Philosophie que l'exposition des maximes pernicieuses & des dogmes impies de ses diverses sectes : Les

à attendre de ce côté-là, je n'offre que ce dilemme à vos réflexions.

Ou les Philosophes firent leurs efforts pour rétablir la vraie Religion & les mœurs, ou ils ne les firent pas.

S'ils

Epicuriens nioient toute Providence, les Acadé, miciens doutoient de l'existence de la Divinité; « & les Stoïciens de l'immortalité de l'ame: Les sectes moins célébres n'avoient pas de meilleurs sen-😘 timens; en voici un échantillon dans ceux de "Théodore, chef d'une des deux branches des Cyré-" naïques, raporté par Diogéne Laerce. Sustulit amicitiam, quod ca neque insipientibus, neque sapientibus 44 adst - - - Probabile dicebat prudentem virum non se " ipsum pro patria periculis exponere, neque enim pro es institum commodis amittendam esse prudentiam. er Furto quoque & adulterio & sacrilegio, cum tempestivum erit, daturum operam sapientem. Nihil quippe ce horum turpe naturâ esse. Sed auferatur de hisce vul-🥰 garis opinio, quæ हे stultorum imperitorumque plebeculâ ce conflata est, - - - - Sapientem publice absque ullo puse dore ac suspicione scortis congressurum.

Ces opinions sont particulières, je le sçais; mais y a-t-il une seule de toutes les sectes qui ne soit combée dans quelque erreur dangereuse? Et que disons-nous de la distinction des deux doctrines si avidement reçue de tous les Philosophes, & par l'aquelle

S'ils

l'aquelle ils professoient en secret des sentimens contraires à ceux qu'ils enseignoient publiquement?
Pythagore sut le premier qui sit usage de la doctrine
intérieure; il ne la découvroit à ses disciples qu'après
de longues épreuves, & avec le plus grand mystère;
il leur donnoiten secret des leçons d'Athéisme, & offroit solennellement des hécatombes à Jupiter: Les
Philosophes se trouvérent si bien de cette méthode
qu'elle se répandit rapidement dans la Gréce, & de
là dans Rome, comme on le voit par les ouvrages
de Cicéron qui se moquoit avec ses amis des Dieux
immortels qu'il attestoit avec tant d'emphase sur la
Tribune aux harangues.

"La doctrine intérieure n'a point été portée d'Eu"rope à la Chine, mais elle y est née aussi avec la
"Philosophie, & c'est à elle que les Chinois sont redevables de cette soule d'Athées ou de Philosophes
devables de cette soule d'Athées ou de Philosophes
doctrine, faite par un homme instruit & sincére,
seroit un terrible coup porté à la Philosophie ancienne & moderne. Mais la Philosophie bravera toujours la raison, la vérité & le tems même, parce
qu'elle a sa source dans l'orgueil humain plus sort
que toutes ces choses." Observations sur la réponse
du Roi Stanissa au discours couronné par l'Académie de
Dijon. Note E.

S'ils ne les firent pas, cette inaction vous démontre mieux encore quel vif & tendre intérêt prenoient ces Messieurs aux progrès de la raison & de la vertu; & dans les deux cas vous voiez combien la réformation du genre humain étoit désespérée, s'il n'avoit eu qu'eux pour Résormateurs.

Direz-vous qu'il eût pu venir des Philofophes plus sages, plus éclairez, plus intrépides qui auroient mieux sait que leurs dévanciers? C'est en vérité une bien mince ressource que celle qui ne porte que sur un peut-être.

Quand je résléchis même que les Chrétiens mirent en vain les Philosophes sur les voies, que si Sénéque prêcha le désinteressement, la vertu, ce sut au sein des richesses, & en faisant l'apologie du parricide Néron, qu'Epictète enseigna que chacun doit suivre la Religion de son païs, que Porphyre, Libanius, Julien s'obstinérent à désendre les autels du Polythéisme, que les Philosophes modernes sont la plûpart Athées ou Sceptiques, j'avoue que ce pauvre peut-être n'existe pas même pour moi,

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 97 moi, & je demeure intimément convaincu que les ténébres qui couvroient la terre, auroient été éternelles, si le même Dieu qui chassa la nuit du Chaos, n'avoit daigné les dissiper.

Mais étoit-il pour cela besoin de miracles? Et l'absurdité du Polythéisme n'étoit-elle pas si palpable qu'il eût sussi de l'attaquer pour le vaincre?

Cette objection ne peut fraper que des gens qui n'ont jamais médité sur la force inconcevable des préjugez de l'enfance, de l'habitude, de l'éducation: La transubstantiation en effet n'est-elle pas un dogme aussi monstrueux qu'aucun de ceux du Paganisme? Les Protestans la combattent depuis deux cens cinquante ans, & n'ont pu encore en désabuser les Catholiques Romains: Ah Monsieur! Qu'il est difficile de délivrer les hommes du bandeau de l'erreur, lorsque vingt siécles de suite l'ont serré de plus en plus sur leurs yeux!

Quant à moi, je suis convaincu que si les Apôtres avoient prétendu l'arracher sans N opérer opérer de miracle, loin de persuader, ils n'auroient pas même pu se faire écouter: Qui êtes-vous, leur auroit-on dit, pour attaquer une Religion que l'Europe, l'Asse, l'Asrique révérent, une Religion aussi ancienne que le monde, ou du moins dont aucun de nous ne peut sixer l'origine? Etes-vous plus sages que tous nos ancêtres qui nous l'ont transmise, & que tant de Sages qui s'y sont soumis? Si un Dieu vous a chargez de nous éclairer, comme vous le dites, sans doute il vous aura donné des lettres de créance; commencez donc par nous les produire; après quoi nous avise-rons si nous devons vous écouter.

Mais pourquoi donner comme conjecture ce qu'on peut donner comme un fait? Les Apôtres en effet ne furent pas les premiers qui attaquérent l'idolatrie, Socrate la combattit avant eux; mais il ne fit point de miracles, il n'emploia que les raisons, & loin d'être suivi, comme il auroit dû l'être par votre objection, il sur puni de mort par les Athéniens, & son supplice effraia si sort le petit nombre de ses disciples qu'aucun d'eux n'osa depuis remouveller

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 99 nouveller sa doctrine qui s'éteignit, pour ainsi dire, avec eux.

Affurément les Apôtres n'étoient par eux-mêmes ni plus favans, ni plus habiles, ni plus éloquens que Socrate; comment donc convertirent-ils une grande partie du monde connu, tandis que ce Philosophe n'avoit pu convertir une seule ville? Voilà ce que vous n'expliquerez jamais sans miracles (e).

 N_2

Mais

(e) Plus on réfléchira sur cette révolution, la plus grande dont il soit parlé dans les Annales du monde, plus aussi l'on se convaincra que douze pauvres pêcheurs n'auroient pu la faire par des moiens purement humains, & que l'Univers ne se résorme pas comme un ou deux particuliers; j'offrirai cependant aux amis du vrai un autre problème: Les Missionnaires Protestans qu'on envoie dans les deux Indes sont bien aussi éclairés aussi diserts que pouvoient l'être des péagers ou des pêcheurs Galiléens; pourquoi les succès des premiers sont-ils si sort au dessous des succès des autres?

Que quelques Chrétiens aient proposé & fait goûter à d'autres Chrétiens une nouvelle manière d'interprêter l'Evangile, ou quelques points de l'Evangile, c'est ce qu'ont fait cent sois les disciples des Philosophes Payens par raport au système de ces Philosophes, &

Mais quand les mêmes bouches qui difoient, amendez-vous, & n'adorez que le feul vrai Dieu, ouvroient en même tems d'un mot les yeux des aveugles, faisoient marcher les impotens, parler les muets, & rapelloient même les morts à la vie, ah! sans doute il étoit bien difficile de ne pas prêter l'oreille à de pareils Prédicateurs.

Mais ce qu'a dit sur ce sujet l'illustre Beausobre, (f) me paroit si vrai & si beau que je ne

[·]les Mahométans par raport à l'Alcoran; vu même la diversité des cerveaux, il seroit plus étrange que ces nouveaux Commentateurs n'eussent eu aucun prosélyte qu'il ne l'est qu'ils en aient acquis; mais ce n'est point là bouleverser un système de Théologie pour lui en substituer un autre absolument opposé; c'est élever sur la même base & avec les mêmes matériaux un autre édifice; & pour réduire la question à ses véritables termes, qu'on nous prouve que douze pêcheurs sans fortune, sans crédit, sans lettres pourroient établir le Polythéisme de l'Euphrate au Tibre comme les Apôtres y établirent le Chistianisme: (Il n'y a pas plus de distance en effet du Christianisme au Polythéisme qu'il n'y en avoit de celui-ci au premier) Alors, mais alors seulement, nous ne parlerons plus des progrès de l'Evangile comme d'une preuve de sa vérité.

⁽f) Discours historiques & critiques sur le Nouv. Jestament. T. I. Disc. xxiv. Je l'ai un peu élagué.

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 101 ne puis me refuser au plaisir de vous le transcrire.

Mulle autre sorte de preuves que les " miracles ne convenoit, dit-il, à la digni-"té de la personne du Fils de Dieu: Les preuves de raisonnement sont bonnes " entre des égaux, mais elles ne sont pas " dignes du Maître du monde, qui ne peut, "ni ne doit compromettre son autorité « avec ses Créatures, ni s'exposer à la con-" tradiction.

"Nulle autre sorte de preuves ne con-" venoit à une Religion divine: C'est Dieu · qui commande, il faut que ses volontez "soient marquées du sceau de sa puis-" fance.

"Nulle autre sorte de preuves nè con-« venoit aux hommes: Celles de raisonnement ne sont pas à la portée de tous les " esprits; il faut poser des principes, en " déduire des conséquences; or pour juger " de la certitude des premiers & de la justesse des autres, il faut un degré de lumié"re & d'attention que la plûpart des hommes n'ont pas.

"Nulle autre sorte de preuves ne con"venoit à la pleine certitude de soi avec
"laquelle la Religion Chrétienne doit être
"reçue: Les raisonnemens humains n'ont
qu'un certain degré d'évidence qui ne
"peut forcer à l'acquiescement, lorsqu'il
"s'agit de véritez que l'on ne peut démon"trer; l'expérience n'apprend que trop
"combien les hommes sont ingénieux à
"trouver des dissicultez, quand ce qu'on
"leur propose est combattu par les incli"nations du cœur.

"Enfin, nulle autre sorte de preuves ne convenoit aux promesses aux menaces de J. C. Les unes & les autres sont dans l'avenir, au delà de la mort & du tombeau, qui semblent être pour nous les bornes de toutes choses: Malgré tous les raisonnemens des Philosophes pour prouver l'immortalité de l'ame & une vie à venir, ces véritez sont encore un problème pour une infinité d'esprits qui paroissent assez sibres de passions, "& sont

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 103

" & font de pures illusions pour des esprits

" plus hardis esclaves de leurs passions

" charnelles: Une Religion divine de
" mandoit, en un mot, des preuves divines,

" & il n'y en a point d'autres que les mi
" racles."

Si vous croiez maintenant, Monsieur, que plutôt que d'en faire, Dieu eût dû laisser à jamais le genre humain plongé dans les superstitions licencieuses, & souvent barbares de l'idolatrie, nous nous formons une idée bien différente du cœur paternel du grand Etre, & n'aiant plus de principe commun, nous ne pourrions plus marcher de concert vers la région de la vérité. (g)

Mais

⁽g) Avant de finir sur cette objection, disons un mot pour justifier les Chrétiens du reproche qu'on leur a fait tant de sois de tomber dans un cercle en prouvant les miracles par la doctrine, & la doctrine par les miracles: On auroit sort raison, si nous argumentions de l'une de ces deux manières: Les Apôtres ont sait des miracles, donc leur doctrine est vraie: La doctrine des Apôtres est vraie, donc ils ont sait des miracles; mais ce ne sont point là nos raisonnemens.

Mais non, vous ne me ferez point une réponse si déraisonnable; vous me direz plutôt qu'il est bien étrange que Dieu ait tant prodigué les miracles pour convertir les Payens, & qu'il n'en fasse point pour convertir les Incrédules.

Je

Nous croions bien que l'Etre suprême n'opérera jamais de miracles en faveur d'une doctrine erronée, mais nous ne pensons point qu'il en fasse toujours pour appuier celle qui est vraie; nous disons bien qu'on doit rejetter sur l'étiquette tout prodige opéré pour établir l'erreur, mais nullement qu'on doive admettre de même ceux qu'on allégue en faveur du Christianisme: Nous disons:

La doctrine Evangélique est conforme aux lumiéres de la plus pure raison, il n'est donc pas impossible que pour en hâter les progrès, Dieu ait donné à ceux qui l'annonçoient un pouvoir miraculeux; ils prétendent l'avoir reçu ce pouvoir, voions comment ils le prouvent, discutons les faits qu'ils alléguent: Je n'apperçois là aucun cercle.

Mais, dira quelqu'un, si avant même d'avoir examiné les miracles, j'ai jugé la doctrine vraie, à quoi me servent les miracles? A vous prouver que les Prédicateurs de cette doctrine n'ont pas été de simples sages, mais des hommes chargez d'une mission céleste: Ce sont les avantages de cette assurance que dévelope si bien Beausobre dans l'endroit transcrit ci-dessus.

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 105

Je réponds 1°. que demander de nouveaux miracles pour croire aux anciens, c'est demander l'impossible, le contradictoire: Si Dieu en accordoit en esset à un particulier, à un peuple, à un siécle, n'estil pas évident que tout autre particulier, toute autre Nation & tout autre siécle auroit le même droit de demander à Dieu la même faveur, & de faire, en cas de resus, la même plainte que vous?

Direz-vous que pour sauver son impartialité, Dieu devroit les exaucer tous, c'està-dire entretenir dans chaque ville, dans chaque bourgade, dans chaque hameau une suite constante de Thaumaturges? Mais alors on verroit tant & tant de miracles qu'on ne sauroit bientôt plus quel est le cours naturel des choses, ni ce qu'on devroit honorer du nom de miraculeux; dans un sens tout seroit prodige, & dans un autre rien ne le seroit.

J'observe 2°. qu'il s'en faut de beaucoup que nous aions le même besoin de voir des miracles que les Payens & les Juiss, & Q qu'ainsi qu'ainsi nous n'avons pas le même droit à en demander.

Les Juiss avoient reçu de Dieu une loi écrite, confirmée par des miracles; comment donc les Apôtres qui en abolissoient la partie cérémonielle, auroient ils pu se faire écouter, s'ils n'avoient pas donné d'évidentes preuves que la même Puissance qui avoit sanctionné pour un tems ces rites, les abrogeoit alors pour toujours?

Les Payens avoient encore un plus grand besoin de cette condescendance: Ils étoient coupables sans doute de méconnoître le Dieu que tout l'Univers leur prêchoit, & de s'abandonner au crime malgré la voix intérieure qui les reprenoit au fond de leur cœur: Que de choses cependant devoient plaider en leur faveur auprès du Dieu des miséricordes! Ces idoles auxquelles ils prostituoient leur encens, ce n'étoient pas eux qui les avoient forgées; elles régnoient depuis deux mille ans sur la terre; les Péres apprenoient à leurs enfans à les vénérer, ils les aveugloient, pour ainsi dirc, avant même qu'ils eussent des yeux: L'effroiable

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. L'effroiable corruption dans laquelle ils étoient plongez, n'étoit point non plus leur ouvrage: L'Asie, séjour presque éternel de la mollesse, du luxe & de la débauche, persévéroit dans ces vices depuis au moins six cens ans: La Gréce avoit perdu ses mœurs depuis quatre siécles, & Rome avoit à peine eu saisi le sceptre & les trésors du monde qu'elle en avoit fait hommage à la volupté: Ainsi dès le berceau les hommes respiroient un air infecté; environnés par tout d'exemples de vice, ils perdoient peu-à-peu pour lui l'horreur qu'il inspire aux ames innocentes; l'âge des passions arrivoit, & avec tant d'encouragemens à les satisfaire, il étoit bien difficile qu'ils résissaffent toujours: Où est même le Sage qui osât répondre qu'il eût sauvé sa vertu de tous ces écueils?

Il étoit donc bien digne du Dieu clément & propice de compâtir à leur triste état, & de leur faire annoncer la vérité avec des marques si frapantes de son pouvoir qu'elles servissent de contrepoids à leurs préjugez, & sixassent leur attention presque malgré eux.

Est-ce

Est-ce là notre cas, Monsieur? Avonsnous besoin pour embrasser l'Evangile de fouler aux pieds les préjugez de l'enfance, & de percer une nuée d'obstacles? Au contraire, dès le printems de notre existence on nous remet cet Evangile comme la loi céleste qui doit régler tous nos pas, on nous l'explique, on nous l'enseigne, on nous en fait sentir la beauté, & pour la sentir en effet, il n'est pas besoin de voir des miracles, il suffit de savoir user de sa raison.

Pourquoi demanderois-je à voir des miracles pour admettre une Religion qui ne m'enseigne & ne me prescrit rien que ma taison n'approuve & n'admire, une Religion qui m'annonce un Dieu bienfaisant, revêtu des qualités les plus nobles, des plus augustes perfections, une Religion qui m'ordonne d'aimer mes semblables, de vivre avec mes fréres en frére, & qui les conjure de m'aimer aussi, une Religion simple & sublime, qui ne me prescrit rien de superflu, qui ne m'accable point de cérémonies, & me permet d'user de tout sans en abuser, une Religion enfin qui parlë

parle à mon cœur, qui connoît ses besoins & les remplit tous, une Religion qui m'annonce une éternité de gloire, & m'appelle à vivre avec Dieu? Ah! Ce seroit pour en douter, & non pour la recevoir que je demanderois qu'on sît des prodiges (h).

Mais que dis-je? On se plaint de ne plus voir de miracles, & nous en avons un des

⁽h) Ceci n'empêche pas que je ne sois charmé qu'il s'en soit fait autresois en sa faveur, & que ma soi n'en acquiére une nouvelle force; je veux seulement prouver que n'étant pas à beaucoup près dans des circonstances aussi tristes que les Payens, nous n'avons pas le même droit à en espérer, & qu'à la rigueur l'excellence du système Evangélique devroit suffire pour nous convaincre de sa divinité: Voilà pourquoi Théodore de Beze étoit fondé à dire, Non satis tuta fides eorum qui miraculis nituntur, la foi qui ne repose que sur les miracles n'est pas bien sûre: Ce grand homme souhaitoit & avec taison que les Chrétiens acquissent un goût assez délicat du bon & du beau pour sentir que de simples Philosophes n'auroient jamais trouvé la morale & la doctrine contenues dans les livres saints; mais comme on ne peut guére espérer que la foule des hommes parvienne jamais à ce point, on a tort de chercher à leur enlever la preuve des faits, parce qu'il vaut infiniment mieux que leur foi n'ait que cette base que si elle n'en avoit aucune.

des plus frapans sous les yeux: Comme en effet l'ordre admirable du monde, le cours si régulier des saisons, la succession constante des jours & des nuits, la conservation des espéces attestent clairement à qui veut l'entendre que le même Dieu qui créa le globe, en tient encore le gouvernail dans ses mains, ainsi la ruïne effroiable de Jérusalem, & la dispersion des Juiss sont un miracle toujours subsistant qui nous atteste victorieusement la vérité du Christianisme: Emploions quelques momens à l'examiner.

Qui l'eût dit, lorsque Jérusalem servoit extérieurement le vrai Dieu, lorsque l'art & la nature avoient conspiré pour la rendre comme imprenable, qu'elle comptoit cent mille hommes dans ses murs, que la Judée & la Galilée pouvoient lui en sournir le double au besoin, que l'Asie & l'Europe sourmilloient de Colonies de Juiss brûlans de zéle pour leur Capitale, & prêts à sacrisser leurs biens & leurs vies pour la défense du Temple & de leur Religion, qui eût dit qu'avant quarante ans cette Capitale seroit assiégée, prise, brûlée, le Temple

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 111 Temple rasé dans ses sondemens, la Nation détruite ou vendue?

Jésus la sit cette prédiction si étonnante & si terrible, & jamais il n'y en eut de mieux accomplie: Trente trois ans après sa mort les Juiss secouent le joug des Romains, les Romains viennent les réduire; ils soumettent d'abord la Judée & la Galilée; ils assiégent ensuite Jérusalem même, & vous savez avec quel succès; onze cens mille personnes périrent sous les débris du Temple & des remparts; cent mille surent emmenées en captivité, & vendues par toute la terre.

Ce n'est pas tout: La même bouche qui avoit prédit que Jérusalem seroit renversée, ses enfans égorgez ou rendus esclaves, & son Temple tellement détruit qu'il n'y resteroit pierre sur pierre qui ne sût démolie, la même bouche annonça encore que ce peuple atterré survivroit à son désastre, mais sans pouvoir le réparer, que les Juis subsisteroient parmi les Nations, mais dispersez & méprisez, jusqu'à ce que le tems de ces Nations

REPONSE aux

Nations même fût accompli: Consultons à présent les événemens.

Dix-sept siécles se sont écoulez depuis lors, & les Juifs subsistent encore: Ils subsistent loin de leur patrie, parmi tous les peuples: Ils subsistent dans un état de foiblesse & de dépendance que l'on a souvent eu la cruauté d'aggraver par de mauvais traitemens: Ils subsistent, quoique leurs destructeurs les Romains, & vingt autres peuples qui ont paru depuis eux, aient été ou détruits, ou confondus avec d'autres peuples: Ils subsistent, sans que leurs fréquens efforts pour se relever, aient jamais pu réullir, sans que leurs mauvais succès aient jamais pu les anéantir. Que de singularitez à la fois rassemblées! Quel épais bandeau ne faut-il pas avoir sur les veux pour y méconnoître la prescience divine, & l'accomplissement de l'affreuse innprécation des premiers coupables, Que son Jang soit sur nous & sur nos enfans!

Que l'Incrédule qui raisonne, non, mais que celui qui turlupine, ridiculise & caliomnie soit Jésus lui-même, soit sa Religi-

on, apprenne de cet exemple à qui il s'attaque, que celui qu'il insulte n'en tient pas moins le sceptre du monde, qu'il n'en jugera pas moins les mortels, & que selon toute apparence, les sarcasmes qu'on lui prodigue, délicieux dans les petits soupés, couteront bien cher, lorsqu'il faudra paroître au pié de son Tribunal.

Je reviens à vous, Monsieur, ou plutôt, je vous quitte, car cette lettre est déja trop longue pour y joindre mes réslexions sur le prétendu manque de publicité de la résurrection de Jésus; mais si vous ne pouvez venir les chercher, le premier Courier vous les portera. Je suis, &c.

LETTREII. (§) à Monsieur L--

JE passe, Monsieur, à votre troisième objection contre les miracles: La résurrection de J. C. n'a pas été aussi publique que sa mort, & selon vous elle devoit l'être.

P

Mais

^(§) C'est celle qui dans la Table est comptée la Vme.

Mais pourquoi devoit-elle l'être? Je prévoi votre réponse, & je vai tâcher de la rendre dans toute sa force.

Le Messie devoit venir autant du moins pour convertir les Juiss que pour éclairer les Payens; il devoit donc faire tout ce qui pouvoit le conduire au but, & comme sa résurrection eût été la preuve triomphante de sa céleste mission, il devoit lui donner toute l'évidence & la publicité possibles: Supposons, par exemple, que le jour même qu'on prétend qu'il sortit vivant du tombeau, il se sût rendu au grand Sanhédrin, & qu'il eût dit à ses Juges:

"Chefs d'Israël, ouvrez les yeux sur votre crime envers moi: Je suis ce Jésus dont vous avez tourmenté la vie, & de- mandé à grands cris la mort; mais le Dieu de vos Péres m'a ressuscité, comme je vous l'avois annoncé; les gardes de ma tombe ont été les témoins de ma vic- toire, & vous pouvez vous-mêmes en contempler les preuves dans mes cica- trices." Un tel spectacle cût terrassé sans doute leur incrédulité, le peuple cût suivi l'exemple

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 113 l'exemple de ses Conducteurs, & leur conversion rendroit la nôtre presque nécessaire; mais comment devenir Chrétien sur la soi d'un événement qui n'a pu convertir ceux même au milieu desquels on prétend qu'il est arrivé?

J'ai deux réponses à faire à cette objection.

- 1°. Elle porte sur un faux principe.
- 2°. Elle suppose comme sûres deux choses également incertaines, c'est qu'une telle apparition eût converti le Sanhédrin, & que la conversion du Sanhédrin entraineroit celle des Incrédules modernes.
- I. L'objection porte sur ce faux principe, que Dieu doit faire absolument tout ce qu'il peut pour amener les hommes à la vérité & à la vertu.

Si vous ne voiez pas au premier coup d'œil l'outré de cette prétention, je vous prierai, vous Théiste, de répondre à ces deux questions.

N'est-il pas vrai que si chaque homme avoit joui quelque tems du bonheur du Ciel, & contemplé de ses propres yeux le sort des méchans dans une autre vie, il y auroit beaucoup plus de gens de bien sur la terre?

Pourquoi donc le Très-Haut nous refuse-t-il l'un & l'autre de ces spectacles?

Ou plutôt, dites-moi pourquoi, au lieu de nous placer sur cette terre impure, souillée de tant de crimes, arrosée de tant de larmes, où les tentations nous poursuivent, où l'exemple du vice nous assiége de toutes parts, Dieu ne nous a pas logez à notre naissance dans son Sanctuaire, dans ce séjour auguste où tout inspire la vertu, où l'on n'a point de sacrifices pénibles à lui faire, & où les hommages qu'on lui rend, sont euxmêmes la félicité?

Les Théistes répondent à cela que si nous connoissions par intuition les suites de la vertu & du vice dans un autre monde, nous ne serions plus libres, nous ne serions que passifs, nous nous trouverions dans le cas d'un

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 117

d'un homme à qui l'on montreroit d'un côté une roue, & de l'autre un trône, en lui déclarant qu'il va périr sur la premiére, s'il satisfait en ce moment sa passion favorite, ou recevoir sur l'autre les hommages de tout un peuple, s'il a la force de se vaincre; assurément cet homme ne balanceroit pas un instant; irrésistiblement entrainé par l'appât d'un sceptre, & par la crainte d'une mort infame & cruelle, il sacrifieroit sans délibérer tant de passions qu'on voudroit, mais il les sacrifieroit sans mérite, parce qu'il agiroit sans liberté; il ne sentiroit point la raison, la beauté de ces sacrifices, mais seulement leur utilité, leur nécessité par raport à lui; il feroit les actions les plus vertueuses sans être véritablement vertueux.

Eh bien, Monsieur, voilà ma réponse à votre objection: Dieu ne s'est jamais proposé de forcer l'homme, malgré qu'il en eût, à lui obéir; une obéissance ainsi arrachée n'eût honoré ni le Créateur, ni la créature; pour qu'il y eût en nous quelque mérite à connoître la vérité, à lui rendre hommage, il faloit qu'il nous en coutât quelque

quelque peine pour la découvrir, il faloit que nous pussions y fermer les yeux.

Afin donc d'invalider la résurrection de J. C. il ne suffit pas de dire qu'elle étoit susceptible d'un plus haut degré d'évidence, d'une évidence qui auroit écrasé tout doute, & nécessité une conviction subite & pleniére, puisqu'il n'entre point dans le plan de Dieu de nous conduire de cette manière; il faut prouver que l'évidence qui l'accompagna ne suffisoit point pour en convaincre tout esprit droit & raisonnable; or c'est ce que nos adversaires n'ont fait, & ne feront, je pense, jamais.

Je n'ajoute qu'un mot sur votre principe, c'est que si Dieu, pour nous convaincre, est obligé de faire absolument tout ce qu'il peut, & si nous ne devons nous rendre qu'à l'évidence la plus complette qu'on puisse même imaginer, à une évidence qui exclue tout degré supérieur de démonstration, l'Athée seul est conséquent, & raisonne juste: S'il étoit un Dieu, dirat-il, il sauroit que je nie son existence, il auroit compassion de mon aveuglement, il

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 119 se feroit entendre, il se feroit voir à moi, il résoudroit tous mes doutes, & dissiperoit mes ténébres; il ne le fait pas, il n'est pas. La conséquence vous paroît absurde, concluez vous-même pour votre principe.

II. Mais il y a plus: Supposons le pour un moment vrai, supposons que pour s'y conformer J. C. eût fait devant les Sénateurs Juiss la comparition que vous demandez, il me paroît extrêmement douteux qu'elle les eût convertis.

Ce qui vous fait ici illusion, comme à beaucoup d'autres, c'est la droiture même de votre cœur; il vous semble impossible que vous eussiez résisté à tant de lumière, & vous avez la bonté de supposer autant de bonne soi aux Scribes & aux Pharisiens.

Mais cette supposition n'est-elle pas gratuïte? Pour m'en éclaircir, je consulte d'abord l'historien Joséphe, & il m'apprend que ces Pharisiens étoient de maîtres fripons, qui en se disant les favoris de Dieu, avoient acquis tout crédit sur les semmes, & faisoient trembler les Rois même, qu'ils se piquoient d'être inspirez, d'entendre mieux la loi que les autres Juifs, de connoître & d'annoncer l'avenir, mais qu'ils n'étoient au fond que fort artificieux & fort insolens. Antiq. L. XVII. 3.

J'ouvre ensuite les Evangiles, & j'examine la conduite que J. C. tint avec eux; j'y vois qu'il leur déclare une guerre ouverte, qu'il les attaque par les endroits les plus sensibles au cœur humain, l'intérêt, le crédit, la gloire; il prouve que ces profonds Docteurs de la loi l'anéantissoient par leurs traditions; il apprend au peuple à n'être plus dupe ni de leurs larges phylactéres, ni de leurs longues oraisons, ni de leurs jeunes affectés, ni de leurs fastueuses aumônes; il les accuse de dévorer les maisons des veuves, & de priver de pauvres péres des secours que leurs enfans auroient voulu, & pu leur donner; il les démasque en un mot, & c'est tout dire pour des hypocrites; il n'y avoit plus pour eux de milieu, il faloit se résormer, ou perdre Jésus.

Ils prirent le second parti, & des Tartusses ne pouvoient guéres en prendre un autre; il étoit bien dissicile que des gens nourris d'encens & de slateries, consultez jusqu'alors comme des Oracles, & vénérez comme des Saints, en possession dès longtems de mener le peuple, & d'en imposer aux Rois même, abandonnassent tant de choses pour devenir disciples d'un Messie pauvre, qui ne promettoit à ses sectateurs que des couronnes célestes, & ne parloit de combattre que l'orgueil & la volupté.

Tel est, Monsieur, le suneste esset d'une dépravation extrême; elle ôte à l'ame son ressort; elle la garotte des pesantes chaines de l'habitude & du préjugé; on ne met pas seulement en doute si l'on agit bien ou mal, parce que les essorts présens, les aveux, les sacrifices qu'il faudroit saire pour se corriger, épouvantent mille sois plus le coupable que la perspective éloignée des maux que ses vices pourront lui causer; il sent qu'il n'auroit pas la force de se résoudre à ces sacrifices, il suit un examen qui lui en prouveroit la nécessité.

Si donc les Grands de la Nation Juive rejettérent sans hésiter J. C. ce n'est pas que J. C. n'eût donné des preuves triomphantes de sa céleste mission, mais ils en détournérent constamment les yeux; ils ne mirent pas un seul instant en question si un homme qui les décrioit, pouvoit être envoié de Dieu, ils regardérent la négative comme démontrée, & procédérent en conséquence.

La passion les maîtrisoit à tel point qu'elle leur sit oublier non seulement ce qu'ils devoient à la justice, mais encore le respect qu'ils se devoient à eux-mêmes: Jésus leur aiant été livré par Judas, ils l'interrogent, le condannent, & en attendant que Pilate ait ratissé sa sentence, ils prennent sur eux-mêmes le vil emploi de bourreaux, ils lui crachent au visage, ils lui donnent des coups de poing, ils le laissent soussile ter par des sergens. Març xiv. 65. Jean xviii. 22.

Ce qui suit, n'est pas moins horrible. C'est peu pour assouvir leur rage qu'ils aient arraché à Pilate l'arrêt de sa mort; c'est peu qu'ils l'aient fait condanner au supplice

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 123 supplice le plus lent, le plus infame & le plus cruel qu'eût encore inventé la fureur humaine, il faut, pour que leur satisfaction soit complette, il faut qu'ils repaissent leurs yeux du spectacle barbare de ses souffrances, il faut qu'ils contemplent J. C. en croix, qu'ils entendent les cloux entrer dans ses chairs, qu'ils voient son sang couler goutte à goutte, qu'ils lisent sur son visage les angoisses poignantes qui le conduisent au tombeau - - - Que dis-je? Dans ces effroiables momens où l'on a compassion des plus àffreux scélérats, leurs entrailles d'airain ne sont point émues; ils outragent, ils raillent, ils insultent leur expirante Victime: Matth. xxvii. 41-43. Marc xv. 31. 32. Luc xxiii. 35. Pesés ces circonstances, Monsieur, & vous conviendrez qu'une comparition de J. C. ressuscité eût été bien peu de chose pour guérir des esprits si horriblement prévenus.

C'est un fantôme, auroient-ils dit, s'il s'étoit présenté à eux, c'est un spectre produit par le Démon pour nous abuser, ou si J. C. en se laissant palper, manier, leur eût ôté cette défaite, ils auroient prétendu que

c'étoit un fourbe qui ressembloit à celui qu'on avoit puni, & qui s'étoit imprimé des stigmates pour recueillir le fruit de la trame ourdie par J. C. & saisir le sceptre promis au Messie. Qui sait même s'ils n'auroient pas cherché à le faire périr de nouveau? S'il est vraiment le Fils de Dieu, auroient-ils pu dire, ce Dieu qui l'a déja ranimé, saura bien le ressusciter encore; nous ne mettrons point autour de sa tombe des gardes capables d'erreur ou de fraude, nous l'environnerons nous-mêmes, & s'il en sort victorieux, nous serons les premiers à lui rendre hommage. (a) Direz-vous que pour leur complaire J. C. eût dû s'exposer à une seconde crucifixion?

Au fond, s'il n'eût falu qu'une résurrection pour terrasser leur incrédulité, pourquoi celles que J. C. avoit précédemment opérées, ne purent-elles même ébranler la leur? Quand ils auroient ignoré celles du fils

⁽a) Ils avoient tenu des discours bien moins spécieux contre lui, comme lorsqu'ils l'accusoient de chasser les Démons par un pouvoir diabolique, & de violer la loi, quand il guérissoit des malades le jour du Sabbat.

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 125 fils de la veuve de Naïm, & de la fille de Jaïrus, ils apprirent certainement celle de Lazare arrivée, pour ainsi dire, aux portes de Jérusalem: Quel effet produisit-elle sur eux? Ils résolurent de le perdre avec J. C. (b).

Joignez

⁽b) Leur procédé en cette occasion est très-remarquable: Ou Lazare en effet étoit ressuscité, ou sa résurrection étoit une imposture; l'un & l'autre cas étoit trop grave pour qu'il fût permis à des Magistrats d'y fermer les yeux; il faloit au contraire mettre tout en œuvre pour le constater, soit afin de donner gloire à la vérité, si le miracle étoit réel, soit pour en punir les acteurs, s'il n'étoit qu'une tromperie; c'eût été là une belle occasion de se défaire de J. C. & Lazare cût certainement mérité de partager son supplice, s'il s'étoit prêté à jouer avec lui une résurrection simulée; cependant, le grand Sanhédrin instruit des bruits qui courent, n'en prend aucune connoissance; il veut d'abord, il est vrai, faire mourir Lazare avec J. C. mais peu après il se ravise, il laisse tomber la chose, il n'interroge pas même Lazare ou ses sœurs, & dans le procès qu'il intenta huit jours après à J. C. il n'en dit pas un seul mot: Cette conduite est inexplicable, en supposant le miracle simplement douteux; mais supposez le vrai, elle devient très-naturelle; ne voiant aucun jour à invalider le fait, les Pharisiens & les Grands durent bien se garder d'en entreprendre un examen juridique, qui en auroit augmenté la certitude, la publicité, & leur auroit ôté pour jamais peut-être les moiens d'immoler un homme qui ressuscitoit les morts.

Joignez, Monsieur, ce fait aux précédens; ajoutez-y l'inefficacité de tous les prodiges qui accompagnérent la mort de Jésus, & de tous ceux que ses Apôtres opérérent ensuite, & vous conviendrez qu'il est bien peu probable que des gens qui résistèrent à tant de lumière, se sussemble rendus à une simple apparition de J. C. ressusseit.

Vous me direz peut-être ce qu'on a dit tant de fois, que tous ces prodiges ne nous sont connus que par le canal des Apôtres, & qu'il est suspect: Je pourrois vous sommer de dire pourquoi, si leur témoignage leur valut à chacun un chapeau de Cardinal, & cent mille livres de rente, s'il ne leur attira pas au contraire des persécutions & des maux sans nombre: Mais je veux bien négliger tous ces avantages, & je me borne à vous demander: Les Auteurs sacrez avoient-ils le sens commun?

Si vous le niez, toute discussion finit entre nous; je n'aurai jamais le courage de prouver que des hommes qui résormérent le monde, n'étoient pas gens à mettre aux petites petites maisons; si vou; convenez, comme j'en suis sûr, qu'ils avoient du ser pas davantage, votre doute est levé, & c'est votre objection précédente même qui m'en fournit la solution.

Vous vous plaignez en effet, Monsieur, de ce qu'après sa résurrection Jésus n'en convainquit pas le grand Sanhédrin en paroissant devant lui; mais, je vous prie, pensez-vous qu'il falût un génie extraordinaire aux Auteurs sacrez pour comprendre combien une telle comparition, embellie de toutes les circonstances qu'ils auroient voulu y joindre, eût ajouté de sorce à leur témoignage? Pourquoi donc, s'ils étoient des sourbes, ne la supposérent-ils pas?

Direz-vous que le contraire étoit trop public, & qu'ils n'auroient fait que se décrier? Mais ce manque de comparition pouvoit-il être plus public que la fausseté de tous les prodiges qu'ils attribuérent à leur Maître? Quoi! Contre la notorieté publique ils osent écrire que J. C. avoit rempli

rempli la Judée & la Galilée du bruit de fes Joignélies, qu'il avoit guéri par milliers des aveugles, des sourds, des muets, des impotens de toute espéce; ils osent spécifier les tems, les lieux, les personnes; ils affirment que plusieurs de ces guérisons furent opérées dans le Temple même, sous les yeux des Docteurs & des Pharisiens; ils raportent les conversations qu'eut J. C. à ce sujet avec eux; ils prétendent qu'à sa mort la terre trembla, les pierres se fendirent, le soleil cacha sa lumiére; ils osent inventer, publier tant de fables, & ils n'osent écrire qu'après sa résurrection Jésus se fit voir à ses Juges? En vérité, voilà des imposteurs bien timides, & il faut avouer qu'ils s'arrêtent en bien beau chemin.

Disons mieux, Monsieur, ce ne sut point par prudence que les Auteurs sacrez ne parlérent d'aucune comparition de J. C. ressurcité devant le Conseil des Juiss, mais parce qu'en esset il n'y parut point, & qu'ils n'écrivoient que ce qui étoit: Jésus n'y parut pas, parce que le plan de Dieu n'est pas de nous mener bongré malgré que nous en aions à la vérité, & que toute la conduite

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 129 duite des Membres de ce Conseil annonce en eux une inhumanité si grande, une perversité si prosonde qu'il y a tout lieu de penser qu'une telle comparition eût été sans fruit, peut-être même périlleuse.

Enfin, Monsieur, en accordant, si vous le voulez, qu'elle eût réussi, qu'elle eût fait tomber le bandeau qui couvroit les yeux du grand Sanhédrin, & que tout le peuple entrainé par l'exemple de ses Chess, eût rendu hommage à Jésus, pensez-vous bien sérieusement que sa conversion opérât celle de nos Incrédules? Je n'y vois pour moi aucune apparence, & souhaiterois sort qu'on m'en dît le pourquoi.

Seroit-ce parce que les Docteurs de la loi & les Pharisiens, qui n'avoient vu J. C. que par intervalles, le connoissoient mieux que ses Apôtres, & par là même auroient mieux constaté l'identité de sa personne après sa résurrection que ne pouvoient le faire des gens qui avoient vêcu familiérement avec lui des années?

R

Seroit-

Seroit-ce parce que les Incrédules ont une si haute idée des lumiéres & des vertus de la Nation Juive, qu'ils n'oseroient le moins du monde la soupçonner d'erreur ou de fraude sur un fait de cette importance, tandis qu'ils semblent au contraire faire assaut entr'eux à qui lui prodiguera le plus de sarcasmes, & l'accablera de plus de dédains? (c)

Seroit-ce enfin parce qu'une si grande victoire sur les préjugez alors dominans ne pourroit absolument s'expliquer que par la résurrection de Jésus? Mais expliquet-on mieux sans elle comment les Apôtres & les milliers de Juifs qu'ils convertirent,

⁽c) Voiez, p. e. les lettres de quelques Juiss Portugais: Je profite de cette occasion pour remercier avec le public l'honnête & savant Israëlite qu'on en dit Auteur, d'avoir si bien désendu sa Religion & ses fréres, que je regarde comme les miens, & voudrois voir traitez par tous les Chrétiens comme tels: Ce fut en s'attendrissant sur leur sort que Jésus annonça leur ruïne. Matt. xxiii. 37. St. Paul eût donné sa vie pour eux: Rom. ix. 3. Ces autoritez valent bien, je pense, celle des gouvernemens qui les extorsionnent, & des particuliers, Philosophes ou non, qui ont la barbarie de les insulter.



DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 131 rent, renoncérent à ces préjugez? S'il en eût couté beaucoup aux Juges de J. C. d'avouer devant leurs complices qu'ils avoient demandé la mort du Messie, en devoitil moins couter à ses premiers disciples de mourir pour lui? Et si le martyre de ceuxci ne convainc pas nos adversaires, est-il croiable qu'ils se rendissent au simple aveu des premiers?

Mais après avoir brisé, (du-moins j'ose le croire) toutes les branches de votre objection, permettez-moi, Monsieur, de faire un pas de plus, & de vous avouer que comme de tous les miracles raportez dans les Evangiles, il n'en est point de plus décisif que la résurrection de J. C. il n'en est point à mes yeux de plus facile à prouver.

C'est qu'il n'en est point sur lequel les Juiss nous fassent des aveux aussi importans.

Ils conviennent avec nous de ces trois faits capitaux,

I° Que J. C. fut crucifié.

II. Que les Chefs de leur Nation, instruits qu'il avoit promis de ressusciter, mirent des gardes autour de sa tombe.

Enfin que malgré cette précaution le corps de J. C. ne s'y trouva plus le troisiéme jour.

Il ne reste donc plus qu'à chercher la cause de cette disparition.

Les Apôtres l'attribuent à la puissance de Dieu qui rapella Jésus à la vie: Les Juiss prétendent au contraire que les gar-des du sépulcre se livrérent tous au sommeil, & que les Apôtres en prositérent pour enlever le corps de leur Maître, & publier ensuite qu'il étoit ressuscité.

Mais si cette accusațion est absurde, si elle choque toute vraisemblance, & le caractére de tous les Acteurs, il est évident qu'on ne peut l'admettre, & que la résurrection de J. C. est prouvée.

Or n'est-il pas contraire à toute vraisemblance que des gens qui avoient abandonné S'ils le croioient le Messie, ils espéroient selon ses promesses sa résurrection; s'ils le regardoient comme un sourbe, ils devoient détester jusqu'à sa mémoire; s'ils flotoient dans le doute, ils devoient attendre les

événemens.

N'est-il passensuite souverainement absurde de supposer que tout un corps de soldats Romains se soit en même tems livré au sommeil, que dans le silence de la nuit, où le moindre bruit se fait entendre, où le mouvement le plus léger affecte nos sens, douze hommes environ aient pu passer au milieu de ces gardes, entrer dans le sépulcre, rouler la grosse pierre qui en fermoit l'ouverture, prendre un cadavre & l'emporter, sans qu'aucun d'eux les entendît & se réveillât?

N'est-il pas ensin absurde au dernier excès de pensèr que ces gardes aient eu si peu de pudeur que d'aller déposer un fait arrivé, de leur propre aveu, pendant leur sommeil, sommeil, un fait qui les couvroit de honte, un fait qui, s'il eût été cru, les rendoit dignes de mort?

C'est apparemment pour avoir senti quel amas d'extravagances renserme cette vieille accusation des Juiss que les Incrédules n'en parlent plus guére, & que vous-même; Monsieur, ne m'en avez pas touché un mot: Il saut bien cependant que les gardes ou les Apôtres aient dit vrai, & que l'ensévement, ou la résurrection ait eu lieu: Réséchissez-y, Monsieur, je vous prie, & croiez-moi bien sincérement, &c.

LETTRE VI.

De Monsieur L - - - à Monsieur - - - -

Ly a quelques mois, Monsieur, que je vous appris comment j'avois renoué mes conférences sur le Christianisme avec votre ami Monsieur G - - - Je sai qu'il vous en a envoié la suite; en voici le résultat.

Je reçus en ville ses observations sur les miracles en général, & sur la résurrection de J. C. en particulier: Frapé de ses raisons, je me désiai de ma première lecture, je repris successivement ses deux lettres, j'en discutai sévérement toutes les parties, je consultai nos Auteurs Déistes pour y puiser de nouvelles difficultez, ou des réponses aux preuves que je ne pouvois ébranler; j'échouai partout, je l'avoue, & j'en rougis pour eux & pour moi.

Votre ami eut peu après occasion de faire une course en ville, & il vint me voir:

Je parus devant lui avec ce mauvais embarras que nous donne la vue d'un homme qui nous a convaincus d'erreur: Monsieur, Iui dis-je, quand nous fûmes seuls, si vous me menez à la vérité, vous la vendez un peu cher à mon amour propre; il n'est pas généreux d'avoir toujours raison avec ses amis.

Mon ami, reprit-il, puisque vous me permettez de vous donner un nom si tendre, loin d'aspirer au vain honneur d'avoir toujours raison avec vous, je sai qu'il est vingt objets de nos connoissances sur lesquels je ne pourrois me mesurer avec vous, & serois à peine capable d'être votre disciple; mais souffrez aussi, de grace, que je sache mon Bréviaire un peu mieux que vous, & que faisant de la Religion ma capitale, & presque mon unique étude, j'en posséde mieux les preuves que ceux qui sont plongez comme vous dans le tourbillon du grand monde.

Vous faites bien, repliquai-je, d'user modestement de vos avantages, qui, après tout, ne sont pas décisifs: Ils sont pour-

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 137

tant grands, j'en conviens; vous m'avez même tant de fois surpris par vos solutions que quelque spécieuse que me paroisse encore ma derniére objection, j'ai grand' peur que vous ne trouviez quelque moien de la lever.

Vous en avez peur, me répondit-il? Vous appréhendez d'être convaincu que vous-même & vos fréres êtes plus chers à l'Etre Suprême que vous ne l'aviez pensé, qu'il a vu nos erreurs d'un œil paternel, qu'il nous a envoié son Fils pour nous éclairer, & nous conduire au bonheur céleste par le chemin de la vertu? Non, Monsieur, vous n'avez point une telle crainte: Qu'elle assiége l'ame du Fourbe qui entasse des remords sur sa conscience, & des écus dans ses coffres, qu'elle tourmente le faux Philosophe qui calomnie & bafoue cette aimable & sainte doctrine, qu'elle atteigne le Voluptueux au milieu de ses excès & de ses débauches, je ne le conçois que trop bien; mais que vous, homme droit, bienfaisant, modeste, vous éprouviez leurs lâches fraieurs, non, Monsieur, je ne puis le croire. Tout homme de bien doit souhaiter que le Christianisme soit vrai, le méchant seul peut le redouter. (a)

Sans

(a) Le trouble de la conscience, disoit très-bien le Docteur Bentley, peut seul saire souhaiter que tout ce qui s'appelle Religion, ne soit qu'imposture: Dans cet état on suréte tous les livres impies, & l'on y pille tout ce qui sait contre la Religion; il ne s'y rencontre pas d'objection si méprisable que le préjugé n'érige en raison: Une once dans un bassin de la balance l'emporte sur cent qu'il y auroit dans l'autre: Payens, Mahométans, Bonzes, Talapoins, tout ce qui témoigne contre le Christianisme, mérite créance; tout ce qui s'allégue en sa faveur par les Chrétiens, qui sont pourtant les seuls qui puissent le faire, est rendu suspect d'intérêt & de ruse.

Mais prenez d'exactes informations de la vie & des mœurs de ces gens-là, vous y trouverez la véritable cause du vacarme terrible qu'ils sont contre la Religion: S'ils ont de la joie, s'ils peuvent se divertir, ce n'est qu'à l'aide de l'Athéisme, & après s'y être bien affermis: On diroit alors qu'ils ont remporté quelque grande victoire: Cela seroit-il naturel, si la Religion n'étoit pas pour eux le plus grand objet de terreur? Quoi! Se réjouïr de ce qu'on a perdu l'immortalité, de ce qu'on doit périr, ainsi que les brutes? Non, cela ne se peut, tous les penchans du cœur humain y résistent: A ce prix en esset on riroit des malheurs, & la pros-

Sans doute, repris-je à mon tour, & ce n'est pas ma faute, si vous vous hâtez de donner un sens trop grave à mes expressions; mais laissons les personalitez, & venons au fait.

Je croi déja vous avoir eu dit qu'autant j'admire J. C. devant ses Juges & sur la croix même, autant suis-je surpris, scandalisé de le voir si abattu, si soible au jardin de Gethsemané; son épouvante y sut telle qu'il sua du sang, & qu'il conjura Dieu par trois sois de le délivrer de cette heure même pour laquelle il avouoit qu'il étoit venu: De simples mortels ont déploié plus de héroïsme aux approches de leur martyre, & combien plus étoit-il naturel d'attendre autant de magnanimité du Fils de Dieu même?

S 2

Monsieur,

la prospérité seroit verser des larmes: Mais, hélas! quand on a perdu tout espoir de gagner le Ciel, & qu'au delà du sépulcre on ne voit plus que l'Enser, que reste-t-il qu'à crier aux montagnes de tomber sur nous? Critique du discours sur la liberté de penser, XV Remarque, traduction de Monsieur de la Chapelle.

Monsieur, me répondit notre ami, je suis d'autant moins surpris de votre objection que cette circonstance, de la vie de J. C. a fait en divers tems beaucoup de peine aux Interprêtes; il en est même plusieurs qui ne sachant comment l'expliquer, ont rejetté son abattement sur la colère de Dieu appesantie, selon eux, sur notre Sauveur comme sur la victime qui expioit nos péchez; mais ce n'est-là lever une petite difficulté que pour en faire naître une beaucoup plus grande; comment se persuader en effet que Jésus ait jamais pu être l'objet de la colére de Dieu, lui qui en étoit la parfaite image, lui que Dieu a reconnu tant de fois sur la terre pour son Bien-aimé, lui qui avoit quitté la gloire céleste pour en rouvrir aux hommes les heureuses routes, en rétablissant parmi eux les autels de la vérité & de la vertu, & en scellant ses loix de son sang? Non sans doute; si J. C. mouroit pour des coupables, il n'en étoit pas moins juste, il n'en paroissoit pas moins tel à Dieu; ou plutôt, son immense charité pour le genre humain ne le rendoit que plus aimable & plus cher aux yeux du tendre Pére des hommes; Mais si la solution

de ces Docteurs n'est pas heureuse, elle n'est pas plus nécessaire, & J. C. dans son agonie ne sit rien d'indigne de lui.

Il fut attristé, nous disent les Evangélistes, il fut saisi d'angoisse & d'effroi, il sua même du sang: Mais la nature innocente ne répugne pas moins aux douleurs que la nature corrompue; ce n'est pas de les craindre qui nous rend coupables, c'est de nous y soustraire en trahissant la vertu; un homme n'est nullement condannable de frémir à l'aspect de la question qu'on lui prépare, parce que ce frémissement dépend de la sensibilité plus ou moins grande de ses organes, & point du tout de sa volonté; loin qu'une vive sensibilité dégrade celui qui l'éprouve, elle l'éléve au contraire, lorsqu'il la surmonte, parce qu'elle prouve d'autant mieux son parfait dévouement à tous ses devoirs, & certainement il mérite plus d'admiration, plus d'éloges que celui qui feroit précisément les mêmes choses, mais qui tiendroit de la nature un corps plus grossier, plus dur, moins affecté par conséquent des sensations douloureuses.

Au lieu donc d'être frapé de votre objection, il n'est rien que j'admire & qui me touche plus dans le caractère de Jésus Christ que cette sagesse douce, humaine, modeste, qui l'éloigne également de l'ostentation & de la roideur: Ce n'est point un Philosophe superbe qui dise qu'il se suffit à lui-même; il est bien aise au contraire de n'être pas seul, il prie trois de ses disciples de rester & de veiller avec lui: Ce n'est point non plus un Stoicien fanfaron qui soutienne que la douleur n'est point un mal, & que le sage est toujours heureux; c'est un homme sensible aux miséres de l'humanité, qui avoue à ses amis ses angoisses, & demande sa délivrance à son Pére, mais avec une douceur & une résignation qui arrachent des larmes d'attendrissement à quiconque sent le grand & le beau.

Je conviens qu'il y auroit une sorte de soiblesse à craindre extrêmement des maux médiocres, & peut-être serois-je embarrassé à vous répondre, si J. C. n'eût dû boire que la ciguë; mais ce n'étoit point le sort de Socrate qu'on lui préparoit, c'étoit celui des

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 143 des plus vils esclaves, & des plus grands scélérats; sa prescience même lui devenoit alors dangereuse, en lui faisant mieux connoître tout ce qu'il lui faudroit endurer: " Le voici, se disoit-il sans doute à lui " même, le voici arrivé ce jour effroiable " qui éclairera mon supplice; avant que " le soleil se léve, le malheureux Judas " m'aura garotté, & remis au pouvoir de " mes implacables ennemis: Jérusalem la " cruelle demandera mon sang à grands " cris, un lâche Gouverneur le lui accor-" dera: Fouetté, insulté, maudit, je serai " suspendu à un bois infame, j'y perdrai " goutte à goutte mon sang & ma vie." Son imagination ébranlée lui fait déja entendre les clameurs furibondes de la populace, à mort, à mort, crucifie, crucifie; il croit déja sentir les coups de verges, & les cloux déchirer ses chairs; un frissonnement universel le saisit; les ténébres qui l'environnent, l'affreux silence qui régne partout, ajoutent encore à l'horreur qu'excitent en lui ces sombres images; (b) réunissez

⁽b) Je remarquerai là-dessus que les approches du supplice sont quelquesois plus cruelles que le supplice même:

unissez tout cela, Monsieur, & loin d'être surpris que Jésus ait été ému, consterné, vous serez ravi au contraire de ce qu'au sein de la détresse dont il étoit oppressé, il persista dans son premier vœu de se dévouer au salut du monde, & ne sit aucun pas pour se soustraire à son sort.

Il n'eût tenu en effet qu'à lui d'essaier au moins de tromper l'attente de ses ennemis; il étoit hors de Jérusalem; on étoit dans la pleine lune, & quand on craint le supplice, on ne craint pas de marcher de nuit:

même: Lors en effet qu'il a commencé, l'ame toute absorbée par le sentiment actuel de ce qu'elle souffre, n'a pas la force de penser à ce qui lui reste à souffrir; elle n'endure précisément que le degré de douleur que chaque instant lui aporte, & ce degré est encore adouci par l'attente d'une mort prochaine: Mais lorsqu'on voit, pour ainsi dire, tous ses maux en bloc, on les éprouve en quelque sorte tous à la fois, & cette perspective jette quelquesois l'ame dans des angoisses inexprimables, pires de beaucoup que le trépas même: On a vu, par exemple, des malheureux tellement affectés d'avance de la mort tragique qu'ils devoient subir que leurs cheveux en blanchirent dans l'espace d'une seule nuit, ce qu'on ne dit pas qui soit arrivé à personne dans le tems même qu'on l'exécutoit.

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 145 nuit: Qui sait même si cette idée ne s'offrit pas à J. C. & si la peine qu'il eut à la repousser, n'ajouta pas à son trouble? Les Auteurs Sacrez nous assurent qu'il a été tenté comme nous en toutes choses, & il est peu vraisemblable que cette ressource lui ait échapé.

Mais qu'il l'ait ignorée ou vue, il n'en fit point usage; il resta ferme sur le bord du précipice où il se voioit près d'être jetté, & n'eut recours qu'à Dieu pour s'en garantir.

Sa prière ne sut pas même une demande absolue; il sentit que dans l'émotion où il se trouvoit, il pouvoit juger mal des choses, & solliciter une grace indiscréte; il s'en remet donc à la décision de son Père; S'il est possible, lui dit-il; que votre volonté se fasse, & non pas la mienne: Si ce n'est pas là le sublime de la piété, je ne sai où il faudra le chercher.

Je sens cependant très-bien que ce sublime n'est pas de nature à tomber dans l'esprit d'aucun imposteur; si les Evangé-T listes en avoient été, ils se seroient bien gardez de nous parler de la scéne de Geth-semané, de la consternation de leur Maître, & de l'indigne sommeil auquel eux-mêmes se livrérent dans ces cruelles circonstances; ils auroient plutôt mis dans la bouche de J. C. des discours empoulez sur le mépris de la vie, tels que les plus chétifs faiseurs de romans en savent si bien prêter à tous leurs Heros, & ce ton magnanime eût été d'autant mieux cru de la part de J. C. qu'il le soutint jusques à sa mort.

C'est une chose bien remarquable en esset que ce Jésus esfraié, tremblant avec ses Apôtres, n'eut pas plutôt vu paroître Judas & ses satellites qu'il reprit toute sa première grandeur, & ne la quitta qu'en quittant la vie: Libre, il avoit éprouvé quelques soiblesses innocentes d'un fils de l'homme; arrêté, condanné, puni, il n'est plus que le Fils de Dieu.

Il entend arriver l'Apôtre Apostat & sa suite; loin de suïr, ou de se cacher, qui cherchez-vous, leur dit-il avec dignité? Judas l'aborde & le baise pour indiquer à DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 147 fes gens leur proye: Mon ami, lui dit Jésus, est-ce ainsi que vous trahissez le sils de l'homme par un baiser?

Un disciple tire l'épée, & blesse Malchus; Jésus guérit la playe, & tanse celui qui l'a faite; il se livre sans résistance à ceux qui viennent le prendre, & ne stipule que la liberté de ses chers disciples (c).

On l'améne devant le grand Sanhédrin, qui trouve bien de faux témoins contre lui, mais ne peut trouver de faux témoignage sussissant pour le condanner: Ensin Caïphe le somme de déclarer par serment s'il est le Christ, le Fils de Dieu: Vous l'avez dit, répond Jésus; je vous déclare même que vous verrez le Fils de l'homme assis à la dextre toute puissante de Dieu, & venir sur les nuées du Ciel. Quelle grandeur! Quelle majesté! Loin de nier ce qu'il est,

 T_2

⁽c) Ce sut probablement pour être plus sûr de l'obtenir qu'il frapa Judas & ses Archers d'une telle fraieur à leur arrivée qu'ils tombérent à la renverse: Jésus voulut par là leur faire comprendre qu'ils seroient bien soibles contre lui, s'il eût eu dessein de se prévaloir de ses forces.

il s'annonce comme le Juge futur de tous les mortels, & du Tribunal même à la merci duquel il se trouve: Est-ce là le ton des Mardochai, & des autres faux Messies?

On le condanne à mort comme blasphêmateur, & la soldatesque insolente l'emméne dans le vestibule; c'étoit-là qu'avoit pénétré St. Pierre pour voir la suite des événemens; on le reconnoît pour l'un des sectateurs de Jésus, on le lui reproche, il le nie; Jésus qui d'un mot eût pu le confondre, se tait; à la troisséme sois même qu'il s'entend renier par le lâche disciple, il ne le punit que par un regard, & sans doute par un regard de compassion.

Mais le sceptre avoit été ôté à Juda; soumis à Rome, ainsi que tant d'autres peuples, les Juiss pouvoient bien prononcer des sentences de mort, mais ne pouvoient les exécuter sans l'aveu de leur Gouverneur; dès le matin donc le grand Sanhédrin fait amener Jésus au Prétoire, l'accuse devant Pilate de pervertir la Nation, d'empêcher de paier le tribut à César, d'aspirer

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 149 d'aspirer même à la roiauté, & finit par demander son supplice: Jésus ne daigne pas même se justifier de crimes, qui, s'il les eût commis, auroient été trop publics pour n'être pas très-notoires: Le Gouverneur qui n'avoit jamais vu tant de sangfroid dans un accusé en danger de mort, soupçonne ses accusateurs de passion, & lui demande à part s'il est bien le Roi des Juifs: Mon régne n'est point de ce monde, lui répond Jésus: Si mon régne étoit de ce monde, j'aurois des soldats qui auroient combattu pour m'empêcher de tomber entre les mains des Juifs, mais mon régne n'est point d'ici bas: Comme s'il eût dit: Ne sentez-vous pas l'absurdité palpable de l'accusation qu'on m'intente? Un homme qui aspire au trône, léve des troupes, excite des séditions, met tout en œuvre au moins pour conserver sa liberté? Où sont donc mes armées? Où sont mes soldats? Quelle bataille ai-je livrée? Quelle ville, quelle bourgade ai-je excitée à la revolte?

Le Gouverneur qui en effet n'avoit jamais ouï dire que Jésus eût troublé le gouvernement, paroît frapé de cette apologie, & il l'est d'autant plus qu'il connoissoit trop bien les dispositions secrettes des Juiss pour ne pas se désier beaucoup du grand zéle qu'ils affectoient pour les intérêts de César; mais comme en assurant que son régne n'étoit pas de ce monde, Jésus donnoit à entendre qu'il en possédoit un de quelqu'autre espéce, Pilate lui demande encore s'il est Roi: Jésus qui venoit de prévenir l'équivoque, ne fait point mystère de sa dignité: Oui, répond-il avec noblesse, vous l'avez dit, je suis Roi, je suis né pour cela, je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité; tout ami de la vérité écoute ma voix. Pilate tient alors la clé de l'énigme; il comprend que Jésus annonce une nouvelle doctrine, une doctrine qui fait des progrès, & que c'est moins à l'autorité de César qu'à la conservation de leur propre crédit que les Prêtres Juifs veulent l'immoler; mais comme toutes leurs questions religieuses le touchoient fort peu, dès que le pouvoir du Prince n'y étoit pas compromis, il regarde Jésus comme justisié, & veut le renvoier comme tel: La cabale des accusateurs s'y oppose; Pilate croit

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 151 croit calmer leur rage en l'assouvissant en quelque degré; il fait fouetter Jésus, & le leur montre déchiré de playes pour émouvoir leur compassion; les clameurs redoublent au contraire, & l'on demande sa crucifixion: Crucifiez-le vous-mêmes, dit le Gouverneur, car pour moi je ne trouve aucun crime en lui: On accepte l'offre avec joie, & l'on lui déclare que leur loi condanne. Jésus à périr, parce qu'il se dit le Fils de Dieu: A ce mot, les scrupules de Pilate augmentent; il craint d'abandonner aux Juifs quelqu'un de ces demi-Dieux ou Héros dont la Mythologie Payenne comptoit un si grand nombre; il rentre dans le Prétoire avec l'accusé, & lui demande d'où il est; comme la patrie de Jésus ne faisoit, ni ne pouvoit faire un crime, il ne répond point à cette question: Vous vous taisez, reprend Pilate surpris; Ignorez-vous que j'ai le pouvoir de vous condanner, ou de vous absoudre? Fous n'en auriez point sur moi, lui répond l'Envoié Céleste, s'il ne vous étoit donné d'enhaut; c'est pour guoi celui qui m'a livré à vous, est plus coutable que vous : Chaque mot que disoit Jésus, augmentoit l'em-

barras & l'étonnement de son Juge; jamais

il n'avoit entendu d'accusé tenir ce langage & montrer pareille équité; son desir de le sauver s'en accroît, mais ce desir n'est en lui que le souhait d'une ame soible, & non l'effet de cette magnanimité qui porte un vrai Magistrat à s'exposer à tout, plutôt que de signer une sentence injuste: Pilate répugne bien à verser le sang innocent, mais il répugne encore davantage à courir, pour le sauver, le moindre péril; c'est par là que les Juifs l'attaquent enfin, & le prennent: Si vous relâchez celui-ci, lui crient-ils, vous trahissez les intérêts de l'Empereur, car quiconque se fait Roi, est ennemi de César: Il frémit à l'idée d'encourir les soupçons du sombre Tibére, & content de la petite cérémonie de laver ses mains devant tout ce peuple, comme si elle eût pu effacer son crime, il livre le Juste.

Ce Juste ne se plaint point, ne murmure point; il prend sa croix en silence, & marche au Calvaire: Quelques semmes l'y suivent en arrosant ses pas de leurs larmes; ne pleurez point sur moi, leur dit-il, mais pleurez sur vous & sur vos enfans: Le sort affreux qu'il

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 153 qu'il va subir, n'absorbe point toutes ses pensées, il en prévoit encore le châtiment terrible, & cette idée aussi fait saigner son cœur.

Il arrive au lieu du supplice; on l'élève sur le bois infame, on l'y cloue, & les douleurs les plus aiguës consument sa vie: Mon Pérè, s'écrie-t-il, mon Pére, pardonnezleur, car ils ne savent ce qu'ils font.

Rien ne peut épuiser sa bonté céleste, ni lui faire oublier sa grandeur & sa dignité: Il ne répond rien aux Juiss qui l'infultent, ni au brigand qui le raille, mais il promet le Ciel au malfaiteur qui l'invoque: Il apperçoit St. Jean au pié de sa croix, il le charge de servir de fils à Marie, & d'essuier les pleurs de cette tendre Mére.

Enfin le terme heureux de ses combats approche, les ombres de la mort l'environnent, tout est accompli: Il a fourni la grande carrière d'un Législateur envoié du Ciel; il a combattu l'erreur, & démasqué l'hypocrisie; il a prêché toutes les vertus,

&r,

& s'en est montré le parsait modéle; il a jetté les sondemens de l'empire de la Vérité, & les a scellés de son sang; il ne lui reste plus qu'à mourir comme il a vêcu, sans ostentation, sans soiblesse: Mon Pére, s'écrie-t-il, mon Pére! Je remets mon esprit entre vos mains, & il expire.

Quelle simplicité, mais en même tems quelle sublimité dans ce peu de paroles! Non, Monsieur, non, ce n'est pas ainsi que meurent les fourbes; ce n'est pas ainsi qu'ils parlent à Dieu, à leurs ennemis, à leurs Juges, à tous ceux qui les environnent: Ils ont du courage pour braver la mort à la tête de leurs bataillons, ils n'en ont point pour subir un supplice infame; pour peu qu'il leur reste d'espoir de l'éviter par des aveux, ils font tous ceux que l'on desire; ils les font même souvent sans cela pour se soulager du poids importun d'un masque qui ne peut plus leur servir à rien; on entend la voix terrible de la conscience, lorsqu'on ne peut plus prêter l'oreille à celle de l'ambition, & c'est une chose inouïe dans les annales du monde qu'un faux Prophête phête ait sur l'échassaud persévéré dans son imposture; condanné par les hommes, on tâche de sléchir le Juge Suprême, & lorsqu'on n'a plus de ressource qu'en sa clémence, on rend hommage à la vérité.

Ici votre ami se tut: Les grandes scénes qu'il venoit de me faire passer en revue, m'avoient tellement affecté, & m'absorboient si fort encore que je sus quelques momens sans pouvoir parler: Monsieur ' G --- le vit dans mes yeux, & n'entreprit point d'accélérer maréponse: Enfin comme un homme qui sort d'une extase, quels tableaux, lui dis-je, Monsieur, m'avez-vous tracez? Insensé, - - - je croiois avoir senti tout ce que la mort de J. C. eut de beau, je n'en connoissois pas la dixiéme partie: Vous en avez beaucoup dit, vous en avez laissé beaucoup plus à dire: Je ne m'étonne plus que St. Paul ne voulut connoître que J. C. crucifié, c'est que jamais il n'a été si auguste: C'est de sa croix que partent les heureux rayons qui dessillent enfin mes yeux; toutes vos autres preuves n'opéroient en moi qu'une conviction sroide & lente, celle-là me terrasse, m'accable, m'entraine: - - - Non, jamais homme n'est mort comme celui-là; jamais un simple mortel n'eût ainsi terminé sa course --- Je me rends, Monsieur, & je me rends charmé de ma défaite: J'ai cultivé jusqu'à présent la vertu, parce qu'elle me paroissoit belle, respectable, aimable, parce qu'elle seule donnoit à l'homme un prix à mes yeux, parce qu'elle seule pouvoit m'ouvrir les portes du séjour céleste, l'objet constant de mes espérances; je la cultiverai encore pour plaire à Jésus; il est mon Sauveur & mon Maître: Veuille-t-il entendre le vœu que je fais de le prendre dès aujourd'hui pour modéle! Veuille-t-il me donner la force de l'accomplir! Et vous, Monsieur, recevez mes remercimens les plus vifs de l'inestimable service que vous m'avez rendu, le plus grand sans doute de tous les services qu'un homme puisse recevoir d'un homme, celui d'avoir ouvert mes yeux aux lumiéres sacrées de la Révélation. Monsieur G --- se jetta lors à mon cou, me serra fortement contre sa poitrine, & me quitta sans pouvoir parler: Je n'éprouvai

DIFFICULTEZ d'un THEISTE. 157 de ma vie une émotion si délicieuse; il me semble sentir encore son cœur palpiter & se presser contre le mien, & ses larmes couler sur mes joues. Je lui voue un attachement aussi tendre que l'est ma gratitude envers vous, Monsieur, à qui je dois sa connoissance: J'ai l'honneur d'être, &c.

SERMON

SUR LA

REVOCATION de l'Edit de Nantes.*

GENES. Ch. L. v. 20.

Vous l'aviez pensé en mal contre moi, mais Dieu l'a pensé en bien.

MES FRE'RES,

UOIQUE le Prophête Isaïe eût raison de dire que Dieu est un Dieu qui se cache (a), c'est-là pourtant une de ces véritez qu'il ne faut pas presser rigoureusement, & qui admettent d'heureuses exceptions: Dieu se cache sréquemment sans doute, il nous dérobe souvent la marche de sa Providence, il expose les plus justes même à des épreuves qui consondent nos soibles

^{*} Prononcé à Londres dans l'Eglise Françoise de la Patente Soho le jour du jeune anniversaire 23 Octobre 1770.

⁽a) Esaïe xlv. 15.

foibles lumiéres, il nous conduit, en un mot, par la foi & non par la vue (b); mais pour soutenir cette soi, dont il connoît, hélas! toute l'infirmité, il a quelquefois aussi la condescendance de dissiper le nuage qui nous voiloit sa bonté, & de nous prouver par de grands exemples que tout 'enfin contribue au bien de ceux qui l'aiment & l'honorent (c): Le Patriarche Joseph en particulier en sit autresois la plus douce expérience: Arraché du sein du plus tendre Pére, vendu par des fréres barbares, calomnié par sa Maîtresie, jetté par son Maître dans une prison, long-tems même oublié par l'ingrat Echanson, il vit enfin que tous ses malheurs avoient été autant de pas qu'il avoit faits sans le savoir vers la gloire; il s'assit à côté du trône, & gouverna l'Empire où il avoit été acheté.

Mais ce qu'il disoit avec tant de justice à ses fréres, l'Eglise Chrétienne n'est pas moins sondée à le dire à ses ennemis: Vous l'aviez penjé en mal contre moi, mais Dieu l'a pensé en bien.

C'est

⁽b) II. Cor. v. 7. (c) Rom. viii. 27.

C'est ainsi qu'en martyrisant les Apôtres, & les premiers hérauts du Christianisme, les Juiss & les Payens se flatoient de le noier dans leur sang, & ne sirent que leur sournir le moien d'établir invinciblement ce qui suffit pour trancher la question, leur candeur & leur bonne soi.

C'est ainsi que l'endurcissement obstiné des Juiss, en autorisant Dieu à prolonger leur châtiment, nous conserve une preuve extrêmement frapante de la divinité de ces Evangiles, qui déclarent que leur dispersion durera autant que leur incrédulité.

Mais c'est sur-tout dans l'événement qui nous rassemble aujourd'hui que je vois briller la vérité consolante qu'exprime mon texte: Oui, M. F. cette catastrophe satale à tant de samilles, ce lugubre sujet de tant de lamentations & de larmes, cette occasion suneste de tant de scandales & d'apostasses, la révocation de l'Edit de Nantes, en un mot, a été utile à l'Eglise, elle lui a sait beaucoup plus de bien que de mal, & c'est à vous en convaincre que nous destinons ce discours.

Pour

Pour cet effet, nous vous prouverons avec la grace de Dieu quatre choses,

- I°. Que la révocation affermit les Protestans dans leur séparation de Rome.
- II°. Qu'elle fut avantageuse au grand nombre des persécutez.
- III°. Qu'elle préserva ce Roiaume du joug du Papisme.
- IV°. Enfin qu'elle augmenta les forces des Puissances Protestantes.

Voix de la chair & du sang, gardez une fois le silence, & toi, mon Dieu, qui prends les méchans dans leurs propres piéges, & les bats avec leurs iniquitez, rendsmoi digne aujourd'hui d'expliquer à ton peuple la marche auguste de ta Providence, & de lui apprendre à se consier en tout tems en toi! Amen,

I°. J'ai dit M. F. que la révocation de l'Edit de Nantes affermit les Protestans dans leur séparation de Rome: Il X

est sans doute étrange qu'ils eussent quelque part besoin d'un tel antidote: Qu'une Eglise en effet qui rend à un morceau de pâte les honneurs divins, qu'une Eglise qui dévoue à la destruction tous ses adversaires, & qui pour l'opérer plus façilement, brise le plus fort lien de la societé humaine, & dispense des sermens que l'on leur a faits, qu'une Eglise enfin qui a vendu tant de fois à deniers comptans l'absolution des plus grands crimes, & même la permission d'en commettre, que cette Eglise, dis-je, conserve son empire sur ses sectateurs en leur interdisant l'usage de leur raison & la lecture des Livres Sacrez, cela le conçoit encore; mais que des gens assez heureux pour avoir secoué cet infame jouga s'y soumettent de nouveau, c'est véritablement ce qui paroît d'abord incroiable. Tel est cependant l'excès de la foiblesse humaine que malgré toutes ces raisons une soule de Réformez en France étoient il y a près d'un siécle demi-Catholiques: Les perfidies du XVIe. siécle étoient oubliées; un Prélat qui passoit pour l'Oracle du Clergé François, avoit fait du Papisme un portrait si flaté que la moitié de ses taches

ne paroissoit plus, & que la teinte des autres étoit extrêmement afsoiblie; on interpelloit le beau nom de la charité Chrétienne; les Catholiques, disoit-on, sont des pas vers nous, n'en serons-nous pas aussi quelques-uns vers eux? Ces Sophismes avoient déja séduit bien des gens; plusieurs autres chanceloient encore, & l'on ne sait jusqu'où eût pu aller cette désertion sans l'événement à jamais célébre dont ce jour est l'anniversaire.

Heureusement, M. F. le Papisme se lassa bientôt de cette manière lente de conquérir; enssé de ses premiers succès, il crut qu'il n'avoit plus qu'à fraper un grand coup pour consommer sa victoire, que la terreur acheveroit en un jour ce que l'argent, les pensions, les séductions, les promesses avoient commencé, & il cassa l'Edit de Nantes.

J'ai dit heureusement, M. F. & je vous supplie de ne pas entendre ce terme comme si j'étois peu sensible à tout ce que cette révocation eut d'affreux: Et comment n'en serois-je pas vivement touché, si pluX 2 sieurs

sieurs Catholiques même en furent revoltez, & facilitérent à nos Péres les moiens d'échaper à leurs persécuteurs? O Temples de mon Dieu qui tombâtes alors sous leurs mains fanatiques! Ce même Dieu m'est témoin combien je suis attaché à vos pierres même (d), & que le plus touchant des spectacles pour moi seroit de vous voir fortir de vos cendres. Mais en gémissant sur leur chûte, en déplorant le sort de tant de victimes de cette longue tempête, qui pour avoir préféré les loix du Maître du monde à celles de leur Roi terrestre, furent condannées à passer leurs jours séparées de ce qu'elles avoient de plus cher, dans les couvens, dans les prisons, sur les galéres, ou périrent même sur les échaffauds, permettez-moi d'ajouter, M. F. que le parti Catholique fut trompé dans ses espérances, & qu'au lieu de réunir les Protestans de France à l'Eglise, il les affermit dans leur séparation.

Qu'eût-il pu dire en effet pour justifier la révocation de l'Edit? Eût-il allégué que le

⁽d) Pf. cii. 15.

le Roi qui l'avoit donné, avoit excédé én cela les bornes de sa puissance? C'eût été dire que ce bon Prince n'avoit pas eu droit d'être le Pére & le bienfaiteur d'un grand nombre de ses sujets, & de sujets à qui il devoit principalement sa couronne: Eût-il prétendu que l'Edit ne devoit subsister qu'un tems? Mais les Lettres Patentes qui le sanctionnérent, le déclarérent perpétuel & irrévocable: Eût-il dit qu'il étoit trop favorable aux Réformez? Mais en supposant un moment que les places de sureté qu'il leur accorda, fussent une saveur dangereuse, ces places de sureté leur avoient été enlevées, & quant à la liberté de conscience qu'il leur assura, c'étoit là beaucoup moins leur accorder une grace que leur laisser un privilége qu'ils avoient reçu de Dieu même, & dont personne au monde n'avoit droit de les dépouiller: Les accusoit-il enfin d'avoir par leur conduite excité l'orage qui les écrasa? Mais l'Edit de révocation ne suppose rien de pareil, & s'il l'avoit supposé, ce n'eût été qu'une injustice de plus: Les Réformez avoient été constamment fidéles à l'Etat; ils l'avoient été sous la minorité de Louis XIV. même,

où tant de Catholiques s'étoient soulevez, & ce Prince lui-même devenu majeur leur en avoit rendu le témoignage honorable.

Mais si l'Edit de Nantes étoit aussi légal qu'il en sut jamais, si suivant l'intention expresse du Législateur il devoit être éternel, si les conditions en étoient équitables, si ceux dont il assuroit le sort, n'avoient rien fait pour s'en rendre indignes, il étoit dès lors démontré que son abrogation étoit une injustice, & une injustice criante.

Et comme c'étoient d'un côté les Evêques, & de l'autre les Jésuites qui la sollicitérent & l'obtinrent, on vit alors avec éclat la fausseté de tous les portraits fardez qu'on avoit saits de cette Eglise, on vit que le Papisme étoit toujours le même, qu'il étoit toujours cette Religion sanguinaire qui prononce anathême contre tous ceux qui se soustraisent à son joug, & compte pour rien les parjures & les plus grands crimes pour les perdre ou les asservir: On vit que le même esprit infernal qui dans les siécles antécédens avoit proscrit les Vaudois & les Albigeois, érigé l'assreux Tribunal de l'Inquisition,

quisition, allumé les buchers de Jean Hus & de Jérome de Prague, exécuté les massacres de Mérindol & de la St. Barthelemi, régnoit encore dans son sein; on vit, en un mot, le Papisme sous sa vraie forme, & dèslors il fut abhorré: Ceux même de nos Péres que la violence ou la fraieur des tour-. mens portérent à abjurer, n'en détestérent que plus sa tyrannie au fond de leur cœur, & profitérent de la première occasion pour s'y dérober; beaucoup d'autres plus généreux & plus fermes aimérent mieux tout souffrir & tout perdre que d'embrasser une Religion qui se servoit de Dragons pour Apôtres, & de chaines & de gibets pour ses argumens.

II°. Mais s'il est vrai qu'à ce premier égard le mal que Rome avoit voulu faire à l'Eglise, se tourna en bien, peut-on dire de même que la persécution ait été utile au grand nombre des persécutez? Oui, M. F. & pour le prouver, je les divise en quatre classes, ceux qui s'expatriérent, ceux qui restérent dans le Roiaume, les Martyrs & les Apostats: Je dis ensuite que la persécution fut utile aux trois premières classes plus nom-

nombreuses sans comparaison que la quatriéme.

I. M. F. la persécution fut utile à ceux qui s'expatriérent: Ne dissimulons point ici les désavantages de l'expatriation; c'est toujours beaucoup que de quitter son pays; on tient par tant de liens aux lieux qui nous ont vu naître, aux lieux où l'on a goûté les premiéres douceurs de la vie, les premiéres étreintes de la sensibilité & de l'amitié, qu'une ame honnête ne les rompt jamais sans quelque effort & quelque chagrin; les Réfugiez quittérent de plus un pays riant, florissant, fertile; ils y laissérent la plupart une porțion de leur fortune, & plusieurs leur fortune entiére; & sans doute ils eurent besoin d'un assez haut degré de vertu pour se résondre à ces facrifices,

Mais s'ils eurent le noble, le généreux courage de les faire, ils en reçurent bientôt le prix magnifique; l'un des plus doux fut sans contredit l'estime, l'accueil, la compassion fraternelle & tendre qu'ils trouvérent dans tous les pays où ils portérent leurs pas; on écoutoit avec intérêt

le récit des malheurs qu'ils avoient éprouvez, des périls qu'ils avoient courus; on essuioit leurs larmes, on les consoloit, on les soulageoit, on les forçoit de dire avec attendrissement: Nos compatriotes nous ont traités en ennemis, & nos ennemis nationaux nous traitent en fréres.

Industrieux, actifs, laborieux, la plupart reprirent avec zéle les arts & le commerce dans lesquels ils étoient versez; ils y eurent de très-grands succès, & se trouvérent bientôt la plupart plus aisez, plus riches dans leur nouvelle patrie qu'ils ne l'avoient jamais été dans l'ancienne.

Au lieu que dans celle-ci ils étoient soumis à un despotisme réel caché sous les formes de la monarchie, dans la plupart des lieux où ils s'établirent, ils acquirent au contraire la liberté politique, & purent aspirer à tous les emplois dont la porte en France leur étoit fermée.

Enfin au lieu qu'avant même la révocation de l'Edit, ils n'avoient jamais joui qu'en tremblant des priviléges qu'il leur Y accordoit, accordoit, & voioient chaque jour miner l'édifice qu'on abattit enfin à coups de tonnerre; dans leur patrie adoptive ils trouvérent au contraire plus que l'Edit de Nantes, ils trouvérent leur Religion professée par le Souverain, & protégée de tout son pouvoir; plus de curés, de moines, de délateurs, d'intendans à craindre; tranquilles à l'ombre du trône, ils célébrérent leurs fêtes solennelles comme de véritables fêtes; les époux, les enfans, les péres se disoient en s'embrassant, & en s'arrosant des plus douces larmes: Béni soit Dieu qui nous a délivrez du joug de l'idolâtre Egypte; nous le servirons désormais selon nos lumiéres; personne ne nous pourra séparer.

O liberté, précieuse liberté de conscience! Qui pourroit en effet assez te priser? Sans toi, tous les autres avantages se siévanouissent; avec toi, l'esclavage même devient en quelque degré supportable; mais qu'on ose en quelque manière enchaîner mon intelligence, qu'on ose contraindre ma bouche à prononcer des mots que mon cœur abhorre, qu'on me réduise à l'alternative affreuse ou de perdre perdre mon ame en reniant la vérité, ou de perdre ma vie en la professant, c'est là sans contredit dans ceux qui l'ordonnent le chef-d'œuvre de la tyrannie, dans ceux qui l'éprouvent le comble de l'infortune, & pour ceux qui ont le bonheur de s'y dérober, la plus douce des consolations.

Les Réfugiez en jouïrent, M. F. de cette consolation ineffable; & sans doute elle eût suffi seule pour les dédommager à leurs propres yeux de tout ce qu'ils avoient perdu; mais que dirons-nous des Protestans qui restérent en France? Loin de leur être favorable, la révocation fut pour eux le germe de tous les maux; privez de la pâture de vie, privez de Pasteurs, de temples & de culte, ils tombérent les uns dans une crasse ignorance, les autres dans l'indifférence, plusieurs même dans le fanatisme: Hélas! Leur lâcheté, ou la crainte de perdre leurs biens qui les empêchérent de suivre leurs fréres, pouvoient-elles porter d'aûtres fruits?

Mais ce que la prudence humaine n'eût jamais prévu, cet orage si fatal aux Péres Y 2 fait

fait aujourd'hui la sureté des enfans: Si l'Edit de Nantes subsistoit encore, on l'abrogeroit peut-être, parce qu'on ne s'attendroit pas aux pertes causées par sa cassation, & que les hommes ne s'instruisent guére que par leur propre expérience; mais il y a quatre vingt cinq ans que l'Edit n'est plus; on a eu le tems de sentir l'imprudence qu'on avoit commise, & quoiqu'on ne l'ait point réparée, on permet à nos fréres d'avoir des Ministres, on tolère leurs assemblées, dans quelques endroits même ils ont des espéces, de Temples: A Dieu ne plaise cependant que je les approuve de se fier à cette bonace; l'esprit de tolérance du Ministère actuel peut aisément changer, l'esprit persécuteur du Papisme ne change, jamais.

Je ne vous ferai pas, M. F. l'injure de vous prouver fort au long que la révocation fut utile à ceux-même qui perdirent dans cet orage ou la vie, ou la liberté:
Si jamais l'homme en effet paroît sous un
coup-d'œil respectable, c'est lorsqu'il immole à la vérité ce qu'il a de plus précieux,
& il mériteroit encore cet éloge, quand ce seroit

roit à l'erreur qu'il feroit ces grands sacrifices, parce qu'il n'en prouveroit pas moins qu'il prise la vérité plus que toutes choses. Je sai que les Philosophes anciens & modernes traitent de fanatisme ce dévouement généreux, & que c'est au moien de principes plus commodes qu'ils enseignoient jadis en secret ou le Théisme ou l'Athéisme, & sacrifioient publiquement aux faux Dieux, & qu'ils attaquent aujourd'hui par écrit l'Evangile, & font ensuite toutes les rétractations & les confessions de foi qu'on exige; mais je sai bien aussi que si les Apôtres & les premiers Chrétiens avoient eu cette lâcheté, l'idolatrie régneroit encore sur la terre, & qu'en général, c'est aimer bien foiblement la vérité que de ne l'enseigner que sous l'anonyme, & d'êtrè toujours prêt à la renier, dès qu'en la prosessant on court quelque risque.

Nos Confesseurs, M. C. F. eurent plus de grandeur & de fermeté: Arrachez à leurs amis & à leur famille, jettez dans des cachots, condannés aux galéres ou même à une mort honteuse, ils se souvinrent de la leçon de J. C. Celui qui me confessera devant les hommes,

hommes, je le confesserai aussi devant mon Pére céleste; mais celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon Pére qui est aux Cieux (e); ils bravérent en conséquence, & souffrirent tout plutôt que de trahir leur conscience; & maintenant si l'humanité nous appelle à verser des pleurs fur leur cendre, la Religion nous invite sur un ton plus haut à célébrer par des chants de triomphe & leur victoire & leur recompense: Ils seroient morts en effet aujourd'hui ces généreux Athlétes, quand même leurs ennemis n'auroient pas abrégé leur vie; ils seroient morts, quand même pour la prolonger, ils auroient eu la foiblesse d'apostasier; mais ils seroient morts comme le vulgaire, sans utilité pour eux-mêmes ou pour le public; ils seroient morts en cédant au poids des années, ou à la violence d'une maladie; au lieu qu'en versant leur sang pour la foi, ils donnérent à la terre l'exemple le plus grand & le plus utile, & s'assurérent à eux-mêmes un bonheur sans fin; couronnés par Jésus à la fin des âges, ils entendront les Chœurs des Séraphins cé-

lébrer

⁽e) Matt. x. 32, 33.

lébrer leur fermeté, leur constance, & suivront leur Juge en triomphe dans les Palais éternels.

Mais si nous devrions envier plutôt que déplorer le sort de ces Héros du Protestantisme, que dirai-je de ceux qui l'abandonnérent? Ah! C'est ici, M. F. que j'avoue avec amertume les funestes effets de la révocation; c'est ici que les larmes sont bienséantes; c'est ici que jamais nous ne saurions trop en répandre, & d'autant moins, hélas! que plusieurs de nous auroient probablement la même foiblesse, s'ils étoient exposés aux mêmes dangers: Distinguons cependant encore; ceux qui n'abjurérent pas pour sauver ou leur fortune ou leur vie, mais pour de l'argent ou pour des emplois, qui se joignirenr ensuite aux persécuteurs pour opprimer leurs anciens fréres, & en partager les dépouilles, m'inspirent une horreur si prosonde que les voleurs de grand chemin me paroissent des - Saints au prix d'eux, & cependant, à la honte de l'humanité, il se trouva de tels monstres parmi nos ancêtres; mais aussi ce seroit abuser des termes que de dire de

ces gens-là qu'ils changérent de Religion; ceux qui en font trafic n'en ont point; ce sont des hypocrites qui trompent également ceux qu'ils abandonnent & ceux à qui ils se joignent, & ce mot d'un Apôtre leur convient admirablement, ils sont sorties d'entre nous, mais ils n'étoient pas des nôtres. (f)

Quant à ceux dont l'abjuration n'eut pour cause que la soiblesse, qui cherchérent ensuite à rentrer dans le sein de l'Eglise qu'ils avoient trahie, & qui par leurs larmes & par leur conduite attestérent la vérité de leur repentir, ne doutons pas M. F. que le Pére des miséricordes ne leur ait pardonné leur crime, comme J. C. pardonna le sien à St. Pierre, & apprenons delà à nous désier plutôt de nous-mêmes que de leur salut.

III°. Mais je me hâte d'avancer, M.F. La révocation de l'Edit de Nantes sauva la Grande-Brétagne du joug du Papisme; c'est ma troisième preuve que ce grand événement destiné destiné à porter un coup fatal au Protestantisme, lui devint au coutraire utile.

Rapellés-vous, M. F. les tristes conjonctures où se trouvoit alors ce Roiaume: Jaques II. venoit d'y succéder à son frére: Aush fanatique & bigot que Charles II. avoit été libertin, il se vit à peine possesseur du sceptre que suivant la coutume de tous les Princes Catholiques, il se hâta de prêter au Pape serment de sidélité; mais c'étoit peu pour lui que de dépendre d'un Prêtre Italien, s'il n'eût pu lui soumettre aussi tous ses peuples; c'est à cette entreprise qu'il se livra tout entier; un Jésuite son confesseur devint en quelque sorte son premier ministre, & présideit aux opérations; tandis qu'un essaim de Prêtres & de Moines prêchoient avec ferveur le Papisme, là Cour prodiguoit ses faveurs à ceux qui embrassoient sa créance, écartoit des emplois les autres, tâchoit de diviser les Protestans eux-mêmes, emploioit enfin tous ces moiens de séduction, qui tout vils & méprisables qu'ils sont, ont cependant, hélas! encore tant de prises sur le cœur humain.

La révocation de l'Edit de Nantes fut comme le foudre qui brisa toutes ces machines: Un manquement de foi si cruel accompagné de tant de circonstances plus barbares encore, sit détester la Religion parjure qui l'avoit commis; on eût pu s'aveugler sur le reste de ses erreurs; son despotisme, son intolérance revoltérent tous les esprits; on vit avec une évidence qui n'admettoit pas un instant de doute, que les traités les plus saints, les services les plus signalés étoient de vains boucliers contre ses fureurs, & que l'unique moien de s'en garantir, étoit de s'opposer à son établissement: Ce sentiment devint si profond que les Presbytériens & les autres Non-Conformisses curent la sagesse de refuser une tolérance que le Papisme eût partagée avec eux: Jaques II. irrité se montra bientôt digne émule de son allié Louis XIV; il s'empara des chartes de toutes les Villes, viola les priviléges des Universitez, fit emprisonner les Evêques qui résistérent à sés vues; on vit, en un mot, que le pouvoir seul lui manquoit pour emploier des dragonades; mais plus il ofa, plus l'on fentit aussi l'indispensable nécessité

nécessité de réprimer son audace, & son expulsion sut l'heureuse époque qui sixa (pour jamais, j'espère) dans ce vaste Empire & la liberté de conscience, & le sort du Protestantisme.

IV°. Enfin, M. T. C. F. la révocation de l'Edit de Nantes fut un grand bien pour l'Eglise, parce qu'elle augmenta les forces des Puissances Protestantes: Malgré tous les géoliers armés que Louis XIV. plaça sur les frontiéres de la France, près d'un million de Réformez se dérobérent à sa tyrannie, & portérent en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, en Suisse, en Suéde leur industrie & leur fortune; tous ces pays en reçurent de nouveaux arts, de nouvelles branches de commerce, & pour ainsi dire, une nouvelle vie; ils apprirent à se passer de la France, & plus d'une fois lui vendirent les mêmes denrées qu'auparavant ils achetoient d'elle.

C'est un grand gain sans doute que d'acquérir des Négocians & des Artisans; c'en est un plus précieux encore d'acquérir des gens de bien, & m'accusera-ton de Z 2

flater nos Péres en leur donnant ce titre, le plus noble sans contredit, le plus auguste de tous les titres? Ils eurent des défauts, des taches, il faut l'avouer; hélas! n'estce pas le triste appanage de l'humanité sur la terre? Mais malgré toutes leurs imperfections, abandonner, comme ils firent, leur Patrie plutôt que leur Religion, s'exposer aux galéres, à la perte de tous leurs biens, plutôt que de rester dans des lieux où ils ne pouvoient plus servir Dieu selon leur conscience, résister aux promesses, aux menaces, souvent même aux tourmens par lesquels on attaquoit leur constance, fut, me semble, une assez belle profession de foi pour que j'aie droit de leur accorder le titre de gens de bien.

C'est ainsi du moins, M. C. F. qu'en jugea autresois le César Constance Chlore pére du grand Constantin: Il donna ordre à tous ceux de ses courtisans qui étoient Chrétiens de quitter leur Religion ou leurs charges; les uns prirent le parti de la complaisance, les autres celui de la probité: Constance sit alors précisément le contraire de ce qu'il avoit annoncé, il chassa tous les Apostats,

Apostats, & rétablit tous les autres; ceux qui ne sont pas sidéles à leur Dieu, ne sauroient, disoit-il, être sidéles à leur Prince.

Si Louis XIV. avoit jugé aussi sainement des choses, il eût chassé de ses Etats les Protestans qui s'étoient faits Catholiques, & rapellé les sugitifs.

Il étoit loin d'une façon de penser si noble. Mon Roiaume se purge, répondit-il à ses Ambassadeurs qui lui apprenoient combien de sujets son zéle aveugle donnoit à ses ennemis: Mais s'il n'en voulut croire ni ses Envoiés, ni la renommée, les événemens lui apprirent au moins quelles pertes il avoit faites. Au lieu que jusqu'à la révocation de l'Edit, ses guerres n'avoient presque été qu'une suite de succès, dans celle qui la suivit d'assez près les succès furent si fort balancez qu'à la paix de Riswick on restitua des deux parts toutes les conquêtes, & la guerre de la succession ne fut en quelque sorte pour lui qu'une chaine de désastres. Jusqu'à la révocation, en un mot, les Etats Protestans ne s'étoient soutenus que par la rivalité obstinée des deux Maisons d'Autriche & de Bourbon; c'est depuis lors qu'on

qu'on a vu ce qui eût paru absolument impossible il y a un siécle, l'Angleterre, la Prusse & la Hesse résister aux forces unies de l'Autriche, de la France, de l'Espagne, de la Russe, de la Suéde & de l'Empire, & sinir par dicter les conditions de la paix. Mais il est tems de nous raprocher de nousmêmes.

APPLICATION.

Qui l'eût prévu, M. T. C. F. lorsque la France rétentit de cette effroiable nouvelle, l'Edit de Nantes n'est plus, lorsqu'on sit de ce grand Roiaume une espéce de vaste forêt où l'on alloit à la chasse de nos Péres, lorsqu'on abattoit tous leurs temples, qu'on dispersoit ou qu'on torturoit leurs Ministres, qu'on épuisoit ensin les ressources de la séduction & de la violence pour extirper leur Religion, qui eût prévu que ce grand désastre feroit le salut de cette Religion même, que les forsaits du Papisme en commenceroient eux-mêmes la punition, & qu'ensin l'Eglise auroit lieu de dire à ses ennemis ce que Joseph disoit à ses fréres,

vous l'aviez pensé en mal contre moi, mais Dieu l'a pensé en bien?

Apprenons de là M. C. F. à ne pas perdre lâchement courage, lorsqu'elle est asfaillie de quelque tempête: Les voies de Dieu ne sont pas nos voies, & ses pensées ne sont pas nos pensées; autant que les Cieux sont élevez au dessus de la terre, autant & plus encore ses pensées sont élevées au dessus des nôtres (g): En accordant la liberté aux hommes, il prévit bien qu'ils en abuseroient, mais il se ménagea les heureux moiens de châtier le méchant par ses crimes mêmes, de faire jaillir la lumière du sein des ténébres, & de sauver les sidéles par les projets mêmes destinés à les accabler.

Vérité consolante dans tous les tems, M. C.F. mais plus consolante encore dans la triste époque où nous nous trouvons: Je porte en effet mes regards sur la face de l'Eglise, & je suis loin de prétendre qu'elle n'offre rien que d'affligeant: Je vois au contraire avec

⁽g) Esaïe lv. 8. 9.

avec joie, je vois s'avancer à grands pas la chûte de ces Pontifes superbes qui sembloient n'avoir pris le titre de Lieutenans de Dieu sur la terre que pour en être les incendiaires: Cet Ordre puissant & fameux qui formoit leur plus redoutable milice, & qui eut tant de part aux souffrances de nos Péres, est proscrit pour jamais de la plupart des Etats Catholiques, & humilié dans ceux même où l'on le laisse encore subsister: Tous les autres Ordres religieux appréhendent en France la même disgrace: L'affreux Tribunal de l'Inquisition sent s'échaper de ses mains sanglantes ce glaive affassin dont il avoit frapé tant de victimes sur les bords du Tage: Les Papes enfin eux-mêmes, spectateurs muets de la décadence de leur Empire, craignent d'en accélérer le renversement en lançant ces foudres impies, autrefois la terreur, aujourd'hui le mépris des peuples. Les douces idées de support & de tolérance, si conformes a l'Evangile, si nécessaires à l'humanité, se rensorcent chez les Protestans, & se sont même jour parmi les Catholiques.

Mais si tous ces triomphes de la vérité doivent nous inspirer la plus pure joie, hélas! combien ne nous reste-t-il pas de sujets de larmes? La Pologne seule offre un spectacle qui attendriroit les Barbares même: Autorisez par les Edits les plus solennels à l'exercice public de leur Religion, les Réformez de ce Roiaume ont vu ces Edits renversez, leurs priviléges abolis, leurs temples rasés, & aujourd'hui leurs maisons sont en cendre, leurs champs ravagez, eux-mêmes insultez, pillez, égorgez sans miséricorde pour avoir imploré la compassion des Etats voisins: On diroit que le fanatisme Papal veut ainsi se dédommager des pertes qu'il essuie ailleurs, & qu'il a juré de faire un bucher de ce grand roiaume, plutôt que d'y laisser rétablir ce qu'il abhorre plus que toutes choses, la liberté de conscience.

Le reste de l'Europe n'offre, il est vrai, nulle part le spectacle des mêmes sureurs; mais l'impieté y a fait sur la soi & sur la vertu les plus effraiantes conquêtes: Il ne s'agit plus de savoir si l'on quittera l'Evangile pour la Religion naturelle,

relle, système qui, malgré ses imperfections, donnoit encore quelque frein aux vices, quelque base aux mœurs; c'est à la racine même de l'arbre que l'on frape à coups redoublez, c'est le nom même de la Religion que l'on veut éteindre; c'est l'existence d'un Dieu saint & juste, c'est une rétribution à venir, c'est la différence même du vice & de la vertu qu'une foule de gens osent aujourd'hui combattre & nier. O honte ineffaçable du siécle! Opprobre éternel des sciences & des lettres! Ces grands & salutaires principes que la nature seule enseigne à ceux qui veulent l'écouter, ces principes dont l'Américain instruit ses enfans dans les bois, que le Tartare a compris dans ses solitudes, & que du moins aucun peuple sauvage ne nia jamais, ces grands principes dont dépend tout le bonheur de la societé, c'est au sein du Christianisme, c'est au milieu des Académies, c'est parmi les peuples les plus policez que de prétendus Sages s'efforcent aujourd'hui de les renverser; c'est au bout de soixante siécles d'observations & d'expériences qu'ils ne rougissent pas de nous ramener tous les rêves du Paganisme en délire, qu'ils ne rougissent

rougissent pas de nous dire que le monde est éternel ou le produit du hazard, que la vertu & le vice ne sont que des mots, que l'homme n'est qu'une machine d'argille, & qu'il périt entiérement à la mort. D'autres, il est vrai, n'affirment pas positivement toutes ces erreurs monstrueuses, & se contentent de douter: Mais si ceux même qui admettent les vérités opposées, ne laissent pas d'être sujets à de grandes chûtes, qu'on juge de ce que seront les mœurs de personnes qui ne pourroient opposer à leurs passions qu'un misérable peutêtre? Un luxe insensé, une rapacité sans bornes, une débauche effrénée, des horreurs pareilles à celles qui allumérent les carreaux du Ciel sur Sodome, tels sont les fruits abominables que ces désolantes doctrines ont produits.

Ah! Ce seroit du moins quelque adoucissement à notre douleur, si nous retrouvions en vous les sentimens de vos Péres, le zéle & la ferveur des Résugiez: Mais, hélas! quand nous serions assez aveugles pour vous attribuer ces vertus, vos consciences, vos propres consciences ne pro-A a 2 testeroient-

testeroient-elles pas contre nos éloges? Avouons-le de bonne foi, M. F. ce qui intéresse, ce qui inquiéte la plupart de nous, ce n'est pas de savoir si Dieu protége son Eglise, s'il fait tourner à son bien le mal que ses ennemis machinent contr'elle, si la superstition ou l'impieté font des progrès sur la terre, c'est de savoir si nous pourrons faire fortune, si nous obtiendrons tel emploi, si nous réussirons dans telle entreprise, si nous pourrons nous procurer tel ameublement, telle parure, tel amusement, & nous sommes toujours très-satisfaits de la Providence, quand nous avons les moiens de contenter tous nos goûts.

Sont-ce donc là, M. F. des sentimens dignes de Chrétiens, & de Chrétiens que Dieu a comblez de tant de saveurs? Ah! Sortez, je vous en conjure, sortez de cette lâche léthargie, de cette coupable indissérence où vous avez été plongez jusqu'ici: Apprenés à être affligez de la froissure de Joseph (h)! Apprenés à gémir sur tant

^{. (}h) Amos vi. 6.

de Nations que le Papisme retient encore dans ses chaines, & de tant de vos fréres qui éprouvent encore sa fureur: Priez Dieu d'éclairer les persécuteurs, de soutenir les persécutez, d'étendre ensin sur toute la terre son heureux empire, l'empire de la tempérance, de la justice, de la charité, & contribuez-y vous-mêmes de toutes vos forces.

Mais ce ne sera point à des tables de jeu que vous deviendrez sensibles aux maux de l'Eglise; ce ne sera point en lisant des romans, des livres frivoles ou impies, en fréquentant les théatres & le grand monde que vous apprendrez à faire pour -elle de si nobles vœux, & à en hâter le succès: Si vos Péres n'avoient connu d'autres plaisirs que les cartes, la médisance, le faste & les lieux publics, s'ils n'avoient su ce que c'est que de lire en particulier les Oracles Saints, s'ils ne s'étoient rendus dans les temples que par habitude ou par bienséance, ils auroient été loin de faire à la foi les grands sacrisices que ce jour nous a rapellez, & au lieu de célébrer

célébrer leur constance, nous aurions à pleurer leur apostasse.

Voulons-nous donc, M. C. F. avoir leurs vertus? Emploions les moiens qu'ils mirent en usage pour les acquérir; éclairons-nous, instruisons-nous, nourrissonsnous de la lecture des Livres Sacrez; fixons dans notre esprit leurs sages maximes, leurs effraiantes menaces, leurs ravissantes promesses, les preuves éclatantes de leur divinité: Alors la Religion ne sera plus pour nous un objet sécondaire dont nous ne nous occupions qu'après tout le reste, & d'une manière froide & nonchalante; elle nous paroîtra ce qu'elle est, le premier des biens, notre boussole en ce monde, notre guide vers l'éternité; nous l'aimerons, nous la chérirons, nous en observerons les loix avec joie, nous mériterons les beaux noms de Réformez, de Réfugiez, de Chrétiens: Alors sur-tout nous posséderons un art plus précieux que celui de changer les métaux en or, supposé qu'on pût le trouver, nous posséderons l'art de changer en biens tous les maux, tous les accidens de la vie: Pauvres, nous dirons que le peu

du juste est présérable à l'abondance des méchans: (i) Calomniés, nous veillerons de plus près sur notre conduite, pour n'avoir pas l'apparence même des vices qu'on nous attribue: Malades, nous en prendrons occasion de faire la revue de notre conscience, & de mener une vie plus tempérante & plus chaste: Persécutez, emprisonnés, exilés pour la vérité, nous nous croirons heureux d'avoir été jugez dignes de souffrir pour le nom du Seigneur Jésus, (k) & après avoir porté sa croix sur la terre, nous partagerons sa sélicité dans les Cieux. Amen.

FIN.

⁽i) Pseaum. xxxvii. 16. (k) Act. v. 41.